







Œuvres complètes

DE

ADOLPHE RETTÉ

POÉSIE

I

Cloches dans la nuit — Une belle Dame passa

DU MÊME AUTEUR :

THULÉ DES BRUMES, *légende en prose.*

L'ARCHIPEL EN FLEURS, *vers.*

SIMILITUDES, *drame en prose.*

LA FORÊT BRUISSANTE, *vers.*

PROMENADES SUBVERSIVES, *prose.*

ASPECTS, *critique littéraire et sociale.*

CAMPAGNE PREMIÈRE, *vers.*

SOUS PRESSE :

ŒUVRES COMPLÈTES, II : (*L'Aventure sensuelle*) *Rapports sexuels, Passantes, Paradoxe sur l'Amour, Trois dialogues nocturnes, Un Assassin.*

XIII IDYLLES DIABOLIQUES, *prose.*

EN PRÉPARATION :

LA SEULE NUIT, *légende moderne en prose.*

LES BLESSÉS, *drame en vers.*

Œuvres complètes

DE

ADOLPHE RETTÉ

POÉSIE

I

Cloches dans la nuit — Une belle Dame passa

1887 — 1892

Frontispice par Léo Gausson



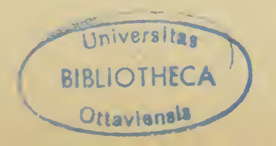
PARIS

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

SOCIÉTÉ ANONYME LA PLUME

31, rue Bonaparte, 31

1898

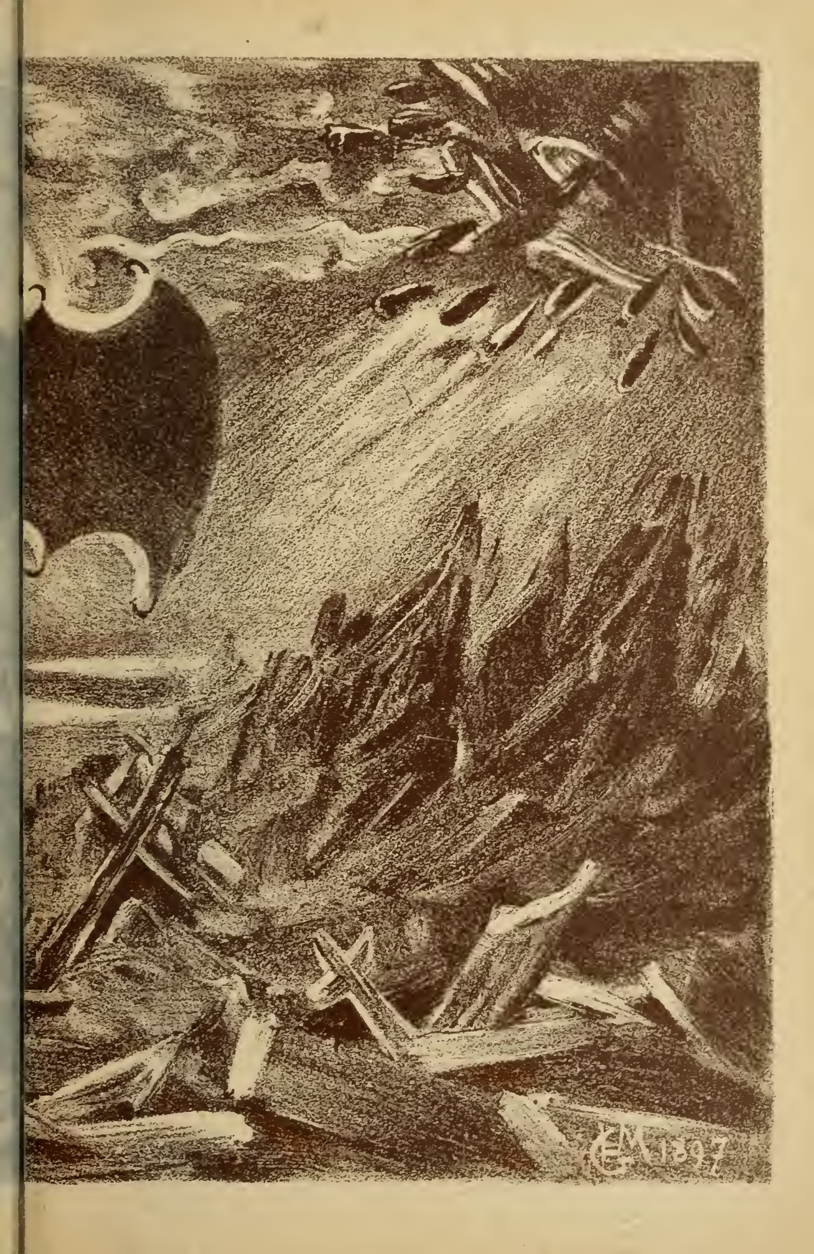


Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier de hollande, tous paraphés par l'Editeur.

N°









Cloches dans la Nuit



Apologue

Au printemps de cette année, un peu las de mon travail claustral durant les mois de froidure, je résolus de faire un petit voyage en Arcadie, pour y rendre visite à Jacques Simple. Connaissant tous les détours de la route qui mène dans ce beau pays, j'arrivai assez vite au village où mon ami a fixé sa résidence. Le soleil, presque à l'horizon, à demi-noyé dans de fines brumes mauves, teignait de rose les haies d'aubépines blanches ; un vent frais, tout parfumé de l'odeur des giroflées, taquinait les jeunes pousses des arbres. C'était l'époque où les grappes des lilas commencent à fleurir et où les feuilles de marronniers, encore luisantes de gomme, se détirent gauchement au bout des branches, comme des mains barbouillées d'enfants sauvages. Les portes des maisons étaient ouvertes : on entendait les ménagères jacasser, et l'odeur de la soupe du soir venait chatouiller les narines du passant affamé. Parmi des tintements clairs de grelots et de chaînes, des attelages, rentrant du labour, passaient sur la route et ne manquaient pas d'effaroucher les poules fureteuses et les pigeons aux ailes traînantes qui picoraient le crottin.

La bêche d'or sur l'épaule, les ruraux quittaient les champs. On entendait au loin des moutons bêler et des chiens aboyer joyeusement. Et la campagne était toute souriante.

Je trouvai Jacques Simple dans son jardin. Il venait de semer une planche de haricots et il se reposait, assis par terre, en cueillant, autour de lui, des violettes. Au bruit de mes pas, il leva la tête, me reconnut et vint à moi aussitôt, la main tendue, avec un bon rire d'accueil aux lèvres.

« C'est toi ! me dit-il, je ne t'attendais guère aujourd'hui. Mais cela ne fait rien : nous allons souper tout à l'heure.... Et, si tu veux, après le repas, tu nous raconteras les nouvelles du pays des Ténèbres.

— Elles sont tristes, répondis-je. Nos frères de là-bas sont toujours avides, envieux et féroces ; ils ont toujours des dieux et des maîtres ; plus que jamais, ils se déchirent pour la possession de cet or dont vous autres, plus sages, vous avez fait des pelles, des socs de charrue et des fourches à fumier. »

La figure de Jacques s'assombrit. Il eut un geste navré. Craignant de l'attrister davantage, je repris : « J'ai publié le récit de tes aventures à travers la Forêt du mensonge et de la douleur.

— Ah ! bon, répondit Jacques. Et ceux de la ville obscure, que pensent-ils de ce livre ?

— Mais.... des choses diverses. Les littérateurs, en général, n'y ont guère vu qu'une fiction faiblement pensée et négligemment rédigée. Plusieurs même ont affirmé que c'était « de la politique. » A ce titre, ils ont ajouté que cela ne les intéressait guère. D'autres

s'en sont délectés comme ils auraient fait d'un joli conte de fées. Quant aux personnes qui ne font pas profession de littérature, je dois reconnaître qu'elles vous aiment : toi, Madeleine et Pierre le Réprouvé. Quelques-uns, enfin, ont trouvé, dans votre histoire, matière à réflexions.... C'est l'essentiel.

— Oui, dit Jacques, c'est, en effet, l'essentiel. — N'en parlons plus.... D'ailleurs, tu dois être fatigué et tu as, sans doute, besoin de te restaurer. Rentrons donc.

Du seuil de la maison, Madeleine, entourée d'enfants rieurs, nous faisait signe. Nous l'abordâmes et ce fut avec plaisir que je humai, en l'embrassant sur les deux joues, l'arome de roses et de moissons mûres qui flottait autour d'elle. Jacques lui donna ses violettes et nous prîmes tous place à table.

Après le souper, je dis à Jacques : « Si je suis venu te trouver, c'est d'abord pour rafraîchir un peu, au contact de ton bonheur, mon âme corrodée par l'âcre malice des insensés qui peuplent la cité dolente. Puis je voudrais te demander si lorsque tu combattais dans la Forêt, tu n'as pas subi d'autres épreuves, en outre de celles que j'ai déjà racontées.

— Sans doute, répondit Jacques, ces épreuves furent même effroyables ; mais comme elles s'exerçaient exclusivement sur mon être intérieur et que, d'autre part, elles étaient fort confuses, je n'ai pas cru devoir les mentionner longuement dans le récit que je te fis.... D'ailleurs, tu les connais — tu les comparas jadis à des bruits de cloches fébriles dans une nuit sans étoiles.

— Aujourd'hui que tu connais la beauté de vivre,

repris-je, j'ai pensé qu'il serait peut-être instructif de les narrer de nouveau à ceux qui prisent tes aventures afin qu'ils sachent toutes *les souffrances que tu subis pour la conquête de toi-même. »*

Jacques garda le silence un moment : ses yeux brillaient ; ses lèvres tremblaient un peu — et il me sembla qu'il hésitait à me répondre.

« Crains-tu qu'on ne te comprenne pas ?

Il secoua négativement la tête : « Ce n'est pas cela qui me préoccupe, dit-il, je crains seulement qu'on ne saisisse pas la profonde sincérité des plaintes que m'arrachait mon tourment. Tu sais qu'il y eut des jours où toute foi dans l'Idéal que j'avais conçu m'abandonnait. Alors j'étais en proie non seulement au souvenir des joies fausses auxquelles je m'étais livré dans la ville d'iniquité, mais encore j'avais des visions horribles qui déformaient le réel autour de moi et qui me rendaient méchant à l'égard des bannis rencontrés dans la Forêt. Sans espoir, je cherchais à les désespérer aussi : je leur prêchais la haine de l'effort et l'amour du néant — et j'aurais voulu voir leur sang couler de blessures pareilles aux miennes. Voilà ce qu'il faudrait expliquer pour qu'on puisse saisir le sens des images tumultueuses et si vagues qui traduisaient la tempête où se débattait mon esprit tandis que je me sentais tellement seul.

— Je le dirai, affirmai-je, mais précise un peu la façon dont ce drame se jouait en toi.

— Je perdais la notion du temps. Tandis qu'étendu tout haletant sur la mousse, je croyais entendre rouler de mornes glas qui annonçaient toujours la même

heure, je me sentais comme ballotté par le flux et le reflux d'une mer orageuse et je voyais flotter devant moi des villes lugubres pleines de mendiants obscènes, des sphynx plus redoutables et plus ironiques que celui dont j'avais coupé la tête, des rois parmi des orgies et des magiciens railleurs. Et tous me prédisaient le Néant et la Désespérance. Puis la Forêt suscitait de nouvelles illusions et mes luttes de la journée recommençaient contre tous ces prestiges. Alors je parlais et toutes mes rancœurs et tout mon effroi s'envolaient de ma bouche en strophes désordonnées. Je ne pouvais que crier mon tourment sans parvenir à écarter les apparences qui m'obsédaient. Mais toutes ces choses, je ne les percevais point par mes sens, mais bien par une sorte d'intuition qui m'obligeait *à suivre au plus profond de mon être le déroulement de mes visions et de mes doutes.... Si tu crois que l'exposé de ces conflits entre un passé sinistre et les jeunes forces de l'avenir qui combattaient en moi pour la lumière peut rappeler à quelques-uns des vicissitudes analogues, livre donc, une fois de plus aux souffles embrasés qui règnent sur la cité dolente les feuillets où tu notas les cris de mon âme en détresse.*

— Je le ferai, lui dis-je, car parmi les jeunes hommes, il n'en est pas un seul qui, se cherchant malgré les faux mages, n'ait subi des crises semblables aux tiennes. Puisque tu t'es sauvé, puisque tu aimes aujourd'hui la vie formidable et magnifique, tu dois raconter intégralement *toutes les formes par lesquelles tu passas avant de naître à cet amour.* »

Jacques m'a approuvé. — Nous sommes allés nous asseoir sur le pas de la porte.... Le croissant de la lune

montait doucement dans le ciel très pur ; le vent était tombé ; les étoiles scintillaient comme des yeux paisibles ; l'odeur des aubépines, toutes neigeuses dans la pénombre, se diffusait jusqu'à nous. Et dans les arbres trempés d'argent fluide, nous avons entendu préluder les rossignols. Puis Madeleine est venue nous rejoindre avec son dernier-né dans les bras. Dégrafant son corsage, elle a mis aux lèvres de l'enfant son beau sein gonflé de lait. Et Jacques et moi, tout attendris devant la Mère superbe, tressaillants sous les regards des étoiles, nous nous sommes embrassés sans rien dire.....

Le lendemain je suis retourné à la ville.

Les vers qui suivent racontent donc la solitude hantée de Jacques Simple avant sa libération. Pour en préciser la confuse douleur, j'ai supprimé deux ou trois poèmes qui faisaient double emploi, j'ai changé quelques mots impropres et j'ai rétabli la ponctuation qu'une erreur produite par les sophismes de l'homme à « l'Aurore gourde » *et au* « Cher ennui ! » *m'avait fait omettre lorsque je publiai ce livre,* Cloches dans la Nuit, *pour la première fois.*

ADOLPHE RETTÉ.

Guermantes, Mai 1897.

Motifs

Las de ses vains efforts, frémissant d'accepter
Et son rêve illusoire et la douleur réelle
Le Vivre a-t-il enfin assez battu de l'aile ?
Et le martyre clos qu'il se doit d'affronter
La loi sera moins dure ? —
O vieil aigle rebelle
Souffre stoïquement l'outrage coutumier,
Car l'Œuvre est en latence et son souffle vivace
De l'Être et ses rancœurs saura bien t'arracher :
Déjà les chants prochains fulgurent aux espaces —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Mais ce cercle banal de nos vieux horizons,
Ces cœurs, coches poussifs et qui roulent à vide,
Voyage pérennel autour de la prison :
Ah ! sur quel infini fixer nos yeux avides ?
En la coupe de Nuit tu noîras ta raison,
En la coupe tendue à tes lèvres avides —

La Nuit dont ta folie avère les poisons
Rénovera le sang de tes veines arides —
L'Infini ? glas menteur pour ta fruste oraison —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Des rites abolis notre fardeau s'allège :
Spectres vaincus, Eden sonore où nous goûtons
Le tremblé de la note et son lent sortilège,
Chœurs de blancs cygnes, purs encensoirs — écoutons
Ces appels à des frères vaguant par les routes....
O voix d'or et d'airain et qui clangorez toutes —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Cependant l'ombre est là, l'ombre d'âme première
Se lève aux tourbillons de la fête et ses yeux
Disent le Néant vrai des âmes printanières :
L'idole, en rancune d'amour, de nos faux dieux
Nous prodigue ses froids baisers paralysants...
Qu'importe, nous boirons à la coupe nocturne,
Ses sanglots et ses pleurs nous seront plus grisants...
Mais ô Nuit les notes coulent si mortes de ton urne —
Des cloches turbulent dans le Noir !

Sillages



L'automne et la nuit et la pluie
— Volez noirs souffles par l'espace —
Et la froide plaine où trépasse
D'irrémédiable agonie
La ville de ruines et d'impasses.

Oh si vieille (en bâtisses neuves)
Et si penchante au bord d'abimes,
Si prostrée, elle pleure en veuve
A cause de l'exil des cîmes.

Des noyés vont flottant au fleuve.

Ville exilée il ne sera d'étoiles
Le lourd plafond de ton ciel
Reste terne,
Reste automnale et vouée aux lanternes
De tes songes fumeux et sous tes voiles
De pluie, de nuit, sois veuve et solitaire :

Ta plainte tu l'encloras de mystère
Car il n'est plus d'églises où la taire —
Larmes au ciel larmes aussi sur terre.

Par les rues, par les places en torpeur,
Tel éternel mendiant pour son cœur
Rôde et s'entête aux sourds marteaux des portes :
« Ouvrez, ouvrez, c'est un printemps, j'apporte
Ma grande faim de l'amer pain d'amour ;
Le froid enroue ma chanson dans vos cours,
Ouvrez ! mon cœur défaillant veut renaître. »

Mais les magiciennes aux fenêtres :
« Non, le bissac de ton cœur est troué,
Va-t'en plus loin nous t'avons trop donné. »

Les girouettes sur les toits
Ricanent toutes à la fois.

Monuments aux reflets d'or de défunts étés,
Ce sont les palais de Savoir et les portiques
Du Dire, et raides, des parvis d'autorité,
S'érigent les mages aux faces identiques,
La certitude aux miroirs pâles de leurs yeux...
Cœur en détresse, le mendiant anxieux
Clame : « Faites vous pas l'aumône de l'Idée ? »

« C'est ici son tombeau nous l'avons embaumée. »

Les lanternes se balancent
En dix mille absurdes danses.
Seule et si seule la ville s'esseule
Au frôlis des pas de vagues passants,
Ombres qui se traînent lentes et veules
Aux accords mouillés du vent vagissant —

« O flambeaux éteints d'une vie entière ! »

Le répons des voix chantonne aux gouttières
Et goutte à goutte filtre tristement :

« Tais-toi, nous sommes morts et dès longtemps. »

Les girouettes dans la brume
Toutes droites se profilent
Et les lanternes, qui fument,
Valsent, valsent dans la brume,
Un cortège file et défile
Aux lointains troubles de la brume.

Le mendiant s'éternise en la ville hostile ;
Ses sanglots universels grelottent dans la brume —
C'est la ville de pluie, c'est la ville de nuit,
La lugubre cité si croulante à l'automne,
Des cloches en cadence, et, par les rues d'ennui,
Un morne défilé de cercueils monotones....
Suis-les donc à jamais spectre frustré d'espoir,
Nocturne vagabond furtif et qu'on renie :
Va, sombre dans la nuit et la pluie infinie,
Puisque tu voudrais croire et que tu voudrais voir
— Etrange destin de ta vieille âme honteuse
Et, destin, tes pas lourds, et la cité brumeuse —
Erre seul à jamais par le Vide et le Noir
A jamais à jamais par le Vide et le Noir....

I

BAILLE la haute salle et ses portes funèbres,
s'esseule et sombre, en les tentures de ténèbres,
la haute salle, âme inerte du navré manoir
identique

et l'Être est unanime en sa veillée
vers Rien, tandis que l'amie — par les houles du noir —
discord battant des temps et des cloches fêlées,
l'horloge égoutte l'heure tôt éparpillée,
vacille ainsi flamme vaguante et va disant :
« — Lentement la Nuit s'éplore en pleurs d'étoiles, largement — »

L'espace et l'ombre, ailes de Nuit, bruits familiers :
soit le vol confus de quelque songe étrange,
soit d'un réel ces reflets dansants du foyer
aux spires d'or des murs — tels ils dérangent
le tiède apaisement d'un qui veut s'ignorer.

2

Ah frisson d'inconnu si le rêve prend corps :
vitrail magique où de vieux saints branlent la tête,
cris de victime en la plainte des cors,
le vent d'hiver... et sa chanson s'arrête
au refrain douloureux qu'il ne dira jamais ;
d'autres : — volez essaims sibyllins et muets,
rhytmes défunts pour avoir trop sonné les cycles éphémères,
    (l'Être a connu ses folles concordances) —
mais voici que le vaste des tentures s'éclaire —
soit reflet dans les ors qui miroite et qui danse
soit le désir spectral d'une âme envolée
                    toute, c'est la Chimère.

Sévèrement l'horloge va son long voyage et dit :
« — l'heure s'efflue en flocons étoilés dans la Nuit — »

C'est la Chimère : elle fulgure
floraison de soudaine aurore,
Affirmant l'investiture
de dieux omnicolores
Elle dit : « donne-moi ton rêve blessé,
saignant de l'étreinte des espoirs caressés,
et dis-moi ton rêve à venir, je l'emporte
hors de ce manoir sourd dont je brise les portes »

l'Être enfiévré de sa parole répond :
Je veux la femme, gloire de la chair — sa forme
je la veux nue et qu'elle vole
parmi les cloches et leurs tumultes énormes »

Appel vain il est seul —
le vent aux vitres se désole.
Portes closes, salle inerte, et, la Chimère évanouie,
Un souffle de tombe passe
et quel est ce démon enfui
vers l'horreur des couloirs où il ricane à petit bruit ?

L'espace et l'ombre processionnent aux gouffres de la Nuit ;
froid silence — puis des pas se perdent plus lointains dans la Nuit.

Hélas ! ce n'est plus la Chimère — peu à peu le foyer s'endort,
derniers reflets agonisants lovés au lacis des ors —
ah ! non plus elle — voici l'ennui séculaire,
nimbe obstiné que le rêve maudit.

sonorante voix monotone, l'horloge dit et redit :
« — faible et calme l'heure stagne en solitude lunaire — »

L'Être vague par la salle enténébrée
et sa fatigue et la haine de son présent
vaguent par les houles du Noir et ses âmes restent ancrées
au rivage désert d'un aride présent.

L'espace et l'ombre gisent ailes de nuit qui l'effleurent.

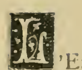
Mais lui craintif à cause des ors figés et de l'aiguille à la même heu
« ce morbide reflet ne peut-on qu'il se meure ?
si l'horloge a menti, son éclat n'est qu'un leurre. »

Clame voix des morts, clame une âme est en partance
pour les récifs des océans de navrance
clame les naufrages —

Mais toi, reste luisance :
cercle chimérique immuable aux tentures,
cercle bannisseur des instants d'aventures,
dérision et torture.

L'espace et l'ombre gisent, épaves de Nul infini. —
Et la vieille amie d'illusion, l'horloge
compte tomber, tomber si pâlement les larmes de la Nuit.

II

'Esprit dit :

« Abandonne le théâtre autolâtre :
Où ta lampe fumeuse a cessé de luire ;
Tisonne un peu ta mémoire, c'est l'âtre
D'où la sagesse jaillira que tu désires. —
Folie l'épreuve et le voyage aux éléments :
Cherche un symbole d'étincelles vagabondes,
Mais reste où s'irisent les flammes et leurs mondes,
        Ah ! reste au foyer de prudence :
Dehors il pleut la brume est froide, la Nuit dense. »

L'Être répond :
Des âmes gyrent parmi la fumée,
Mon âme avec elles s'échappe de la cheminée,
Et ces crépitements d'étincelles ailées,
C'est leur appel et leur complainte.
Dehors, sœur apeurée au coin du feu,
Si pour toi l'automne souffle et bruine, pour moi, sauve de tes craintes,

Le crépuscule magnifie un grand ciel bleu
Dehors c'est l'été, c'est la joie et la forêt vivante,
Des oracles dodoniens aux feuillages chanteurs —
Je m'y griserai d'apparences caressantes
Et d'un rêve conscient je t'apporterai les fleurs. »

III

Par l'or froidi d'un beau soir éphémère,
Il va, chagrin de sa fausse science,
Et mène paître aux bois de conscience
Le noir troupeau de ses vieilles chimères.

Les sentiers sont perdus des douces clairières
Où vivre en l'innocence et la candeur des cygnes
Et les arbres pensifs et les ronces et les pierres
Le regardent passer si las et lui font signe :
« Arrête ! c'est ici la forêt des hantises,
Entré, tu ne pourrais retourner sur tes pas ;
Tes morts y reviennent, spectres qui s'éternisent
En ton cœur — et ton cœur ne les connaîtra pas. »

Mais lui, sourd à la voix fraternelle des choses,
Épris de la candeur des cygnes innocents,

Baigné dans l'odeur des lys innocents,
Il se cherche sous les ramures moroses
Et guide aux profondeurs ses chimères bruissantes.

Cependant que la ville d'Être, sa prison
Naguère, se tasse et se tait indifférente
Dans la pourpre et dans l'or du soir à l'horizon.

Il chante :
« Je quitte la cité qu'encombre
La foule pour chercher les cygnes et les lys
Mais je sors mal réveillé du sépulcre d'ombre
Où je m'étais moi-même enseveli
Parmi les lents encens de fleurs et quels décombres !

Parlez chimères, montrez-moi le Paraclet
Et si la route est dure, prêtez-moi vos ailes :
Franchissons les fossés abrégeons les lacets
Et plus vite, fuyons mes cercueils : toutes Elles,
Décors aux Alhambras qu'un souffle renversait.

Pourtant s'arrêter —
le fleuve du soir

Coule, calme symphonie en soupirs de flûte —
A l'orée de la voie douloureuse où l'on butte
Oh ! goûter la paix du soir et s'asseoir...

Non plus avant : l'archet d'Idéal s'évertue
Sur le violon de mes nerfs
Et sa note endiablée se perpétue
Par la tristesse où je me perds —

Venez à moi les cygnes, les blancs cygnes ! »

L'horizon s'éteint en mourantes lignes
Sombrées dans les flots mortels de la Nuit —
Un murmure — la lune est comme un fruit
Aux espaliers funèbres de la nuit. .,
Un murmure à peine éveillé — beau fruit
Défendu qui luit,
Lune paisible —
et le doux vent nocturne pleure
Sous les noirs sapins du bois de male heure :

Les sapins disent :
« Vainement vous sonnerez l'heure,
Pâles cadrans des cathédrales sidérales,
Vos carillons lui sont des râles
Vos rhythmes étoilés un leurre.

Aveuglé du fait des chimères
Il est fervent de l'improbable
Il tâtonne dans le mystère
Car les dieux ignorés l'accablent,

Les cygnes ne te verront pas
Et se poseront toujours plus là-bas,
Et c'est déjà la fin des riantes saisons :
La grêle a rasé ta moisson,
Les murs croulent de ta maison,

Renonce à l'orgueil de ta foi,
Rentre chez toi, rentre chez toi.

Trilles argentins des ruisseaux,
Allées en flexibles arceaux,
Nos orgues plaintives susurrent
Au frôlis câlin des ramures,

Douceur oubliée des foyers,
Étendards de feu déployés
Sur les sommets du bon Pamîr,
Flamme morte et charmes rompus,
Enfantines clartés fondues
Aux limbes sourds du Devenir,

Médaille d'un profil ancien :
Soleil, tes regards dans les siens
Naguère aux brèches de son toit —
Rentre chez toi, rentre chez toi. »

La lune verse aux bois sa froide paix lointaine,
Lentement décroissant le vent cesse son chant,
C'est un appel de cor si faible et d'antan
Qui meurt aux froides fusées d'une fontaine.

Il répond : « Altéré d'Inconnu j'irai boire
A la vasque des Peut-être. »
Il se penche sur la vasque aux vagues musiques,
L'eau miroite et flamboie en des caves de puits
Et, du fond, irradiant leurs splendeurs hermétiques,
Des yeux se sont ouverts qui se gèlent vers lui.

O cloche on ne sait où, tinte un sombre minuit !

Paraissez naïades, apparences frêles,
Le frais cristal le retiendra de vos voix grêles :
« Viens respirer les fleurs de nos cœurs, — larges fleurs
Aux parfums violets jamais fanées,
Calice de nos fleurs où nous boirons tes pleurs
Voici le pur graal de nos pensées.

Veux-tu pas l'oreiller rose et blanc de nos seins ?
C'est ici le pays d'ivresses douces
Où sauvé de tes rêves assassins,
Ah ! sauvé de tes vieux rêves de fièvre,
Tu cueilleras la santé sur nos lèvres.

Viens c'est le bleu pays où les bois font silence :
Au pays assoupi des rhythmes langoureux,
Les couples pâmés se balancent
En vertiges de valse amoureux
Viens : voici la danse et sa molle cadence,

Et nos divans endormeurs
Sous des soleils de nacre et de lait
Et les parfums violets
De nos cœurs en fleurs. »

Or défiant, parmi ses chimères farouches
Il recule, et les verbes coulent de sa bouche :
« Vos robes diaprées aux plis de languitude,
L'aimant dangereux de vos folles attitudes,
L'époque parfumée et fanée dont vous êtes,
Et les fleurs enchantées du jardin de vos fêtes,
Vos cantilènes de jet d'eau, l'Irréparable
Qui sommeille aux étangs bizarres de vos yeux
Trompent le désir du passant curieux
Et la haine lui vient de vos fleurs périssables
Mais si vous êtes plus qu'un moment de mensonge
Et s'il est un secret aux gouffres de vos yeux,
Si vous êtes la terre promise à mes songes
Dites moi l'Inconnu dont je reste anxieux. »
La cloche dans la Nuit se lamente éternelle,
Et, les fées pleurantes en brouillard dispersées,
La fontaine palpite comme un cœur oppressé ;
Lui, regrettant l'opium des baisers,

Veut s'attarder sous les frondaisons solennelles —
Lors ses chimères, gardiennes de son destin,
Aux longues clartés de leurs magiques prunelles
Lui montrent les cygnes vers l'orient du loin.

— La cloche ténébreuse a des cris de tocsin —
Des voix passent encor et chantent :
« Viens nous te conduirons par la route étoilée
Car les spectres ont fui qui t'offraient leur enfer,
Mais qu'espères-tu de la cité délabrée,
De la ville servile où ton Être a souffert
Et pourquoi regarder vers ses portes de fer ? —

C'est que vous m'entraînez aux abîmes sans formes » —

Mais les voix :
« C'est ton calvaire et c'est la seule Norme ;
Tôt secouée la poudre du chemin,
Tu salueras joyeux l'astre vrai de demain....
Ou veux-tu dormir ?
pour protéger ton sommeil
Nous te ferons un manteau de nos ailes,
Veux-tu marcher jusqu'au matin vermeil ?

Nous t'accompagnerons dociles et fidèles
En l'Éden évoqué des cygnes et des lys —

Si je pouvais sans vous étreindre l'Au-Delà —

Eh bien ! égare-toi solitaire et maudit. »
Et les bois sévères que son pas viola
Et le vent triste qui tourmente les ramures,
Et la ville en exil aux pluvieux murmures
Répètent : « Tu seras solitaire et maudit. »

Dans l'ombre où le noir essaim s'est évanoui
Voici les rires d'une plèbe et sa rumeur hostile,
Et la cloche agonise ululante et fébrile....

Mais voici ! soudain là bas les cygnes infinis,
Blanche escadre éployée de voiles et de grands lys,
Sillent les flots astrals de fleuves glorieux
Et voguent se perdre au silence des espaces
Vers un fou Parsifal et son graal en feu,

Tais-toi, cloche fatidique, trépasse :
Désormais c'est la vie et le songe s'efface —
Envolés les cygnes qui lui furent un phare
En la forêt où ses désirs se sont brisés,
Cherchera-t-il la foule inique et sa fanfare
Aux fous triomphes méprisés ?

Non il va seul aux bois de conscience
Il va seul — l'or est mort des beaux soirs éphémères
Et il saigne sous la croix de sa fausse science....
O toute morte l'âme de ses chimères,
Voix d'un passé rêve écrasé —

Et, par la grande Nuit qui sanglote et qui chante,
Il crie les bras tendus vers les cieux embrasés :
« Finiras-tu jamais, lente attente indolente ? »

IV

ES barques s'en vont, s'en vont sur la mer —

O Notre-Dame de désespérances,
mère en sanglots, et l'âpre joie d'avoir tari tes maigres seins !
dresse-toi, dresse-toi sur les flots assassins
mère dolente et saignante en nos soirs de défaillance —

Notre-Dame sur le môle
défiant les flots jaloux,
les flots baveux hurlent comme des loups
leur ténébreuse et folle barcarolle....
barques roulées aux accords discords de leur barcarolle,
redoutez les flots jaloux —

Un vieux clocher bourdonne où des cloches s'affolent,
le clocher tremble aux giffles des vents noirs,

« barques, maudissez les flots malévoles
que tourmentent des vents noirs
et le clocher des cloches folles. »

Et le phare qui s'effare
tourne tourne rougement dans le soir.

Où t'en vas tu, n'as-tu pas peur des flots qui tuent sans crier gare ?

Calme et froide, Notre-Dame me montre là-bas ma polaire :
loin des cloches du présent, loin des famines et des colères,
mes barques s'en vont, s'en vont sur la mer. »

Larges ondes venues et revenues des pôles,
brise fraîche, brise de bonne fortune,
vagues cérulées, balancées dont l'écume s'envole,
cieux futurs blondissants de caresses de lune,
sourires d'étoiles par les champs glauques de l'espace,
harpe accompagnante d'aïeux et chantante au sillage,
lumineuse nuit sonore, salut de vaisseaux qu'on dépasse,
élargies toujours élargies, ondes d'un songe de voyage,....
puis viendra l'accalmie en les havres de mystère —
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ce sera si calme et si blanc !
— ah ! nos âmes ressuscitées —
ce sera le havre dormant
où notre océan turbulent
apaisera sa houle de vagues et d'années.

En l'univers intérieur, terre polaire et solitaire,
voici le ciel doré, les frais parfums, le sommeil, la saine froidure
et la neige virginale au cycle nouveau que j'espère.

Sauves de l'Être et ses tortures —
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ah ! la spirale du vivre est rompue....
Mais d'où ce frisson soudain ? —
les esprits des aïeux s'évaguent vers le loin....
hélas c'est l'hydre Réel et ses multiples faces,
ricanant dispersant la frêle illusion fugace,

Au long des mâts, voiles flottant flasques et molles,
brisés les gouvernails, affolées les boussoles,
et pourquoi donc ces feux vagabonds dans la brume
et ces plaintes lentes de cloches mortuaires ?

rivées à l'horizon des côtes de coutume —
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Une agonie encor du songe voyageur,
le rideau tombe sur ce final sifflé du vieux drame
que joue un taciturne et toujours même acteur
et maintenant prête l'oreille à ces âmes qui clament :
« Flots en détresse, flots rageurs,
— toi saigne pallide et maigre aux yeux de Nuit Notre-Dame,
laisse geindre l'Infini : pour voguer il est trop tard....

« Non ! pavoisées des espoirs échappés de vos enfers,
— voix, silence que je berce à jamais mon rêve au rêve d'un départ —
mes barques s'en vont, s'en vont sur la mer. »

V

Le Sphinx en son giron, a de lugubres plis...
Oh ! qui rénovera les rhythmes accomplis ? —

Le ciel palpite un peu sur la vague campagne
Où se traîne le songe ultime de vieux ans
Que le fantôme des mystères accompagne
Vers l'exil des bois là-bas qui leur sont un bagne —
Oh ! bien finis tous les printemps.

En ces bois noirs et sans frissons, des sources pleurent
Et s'entr'unisseut pour la Rivière qu'effleurent
Les brises effarées emportant des oiseaux —

Ainsi de larmes et de Rêves qui se meurent,
La Rivière dormante où flottent des rameaux
Apparait et coule, vain opium des Maux,
Parmi les tristesses de l'Heure.

Les rives sont partout de plaines sans espoir
Parmi les rayons assombris du soir
Et des ossements roulent sous les croulantes tourelles
De châteaux délaissés irrévocablement —

Au cours de l'eau passent des plaintes frêles, grêles,
L'eau sur ses fleurs a de sinistres tournoiements...
Effondrés les bords, effeuillées les fleurs et folles
Les plaintes —
car la Rivière dit sa chanson,
Sa câlinante cantilène qui s'envole....
Et puis les bois funèbres sont à l'unisson.

A présent, c'est le calme morne et le sommeil,
Au loin des cieux ternis agonise un soleil
Malade et veuf de gloire, à présent, les Voix tûes,
Le silence de Tout s'étale aux étendues —

Voici qu'elle règne, voici qu'Elle dévale
Par les pentes lentes qui s'inclinent au port,
Voici qu'Elle s'en va vers la Nuit, vers la Mort,
La Rivière tiède et si pâle....

VI

Recueillements de sphinx par les nuits étoilées,
Sphynx à l'oubli méditant sur de noirs sommets —
La montagne est déserte et la cime voilée
De brumes que nul soleil ne chasse jamais.

Où l'autel? où le prêtre et les graves cortèges
Chantant Isis et la splendeur des rites amples? —
Ennui, ruine et nuit, la bise souffle en neige
Et ricane aigrement sous les arceaux du temple.

Toi le roi, sûr du présent tu t'en vas disant à tous :
« Pan s'effondre, l'Idée est folle, les dieux fous,
L'âme est l'arbre bizarre et l'ivresse la sève —
Venez en mes palais nous y tuerons nos rêves. »

O présent, c'est ta fête, orgie ensanglantée
D'un sang de rêve haut égorgé sous les tables....
Eventail féminin, parfum de chairs lactées,
Moment présent, Ivresse à toi, coupe enchantée
Et ces breuvages vrais qui te sont délectables —
Des rêves mutilés se plaignent sous les tables,

Tais ces rires un peu, debout ! prête l'oreille,
Entends-tu des sanglots que *tu dois* reconnaître
Des voix mêlées à la rumeur du vent pareille,
Ces *vieilles* voix, tu sais ?...
donc ouvre la fenêtre....

Ennui là-bas, ruine et nuit, sphinx visionnaires.
Là-bas ? non, mais tout près, ici, parmi ta fête ;
Et tes palais déjà ne sont plus que poussière —
Et voici ta défaite.

Or des temples d'antan tu ne sortiras pas,
Et tes rêves défunts t'y suivront pas à pas.

Parfois une aube s'est levée sur toi dément,
Frisson d'aube glacée après tes nuits de leurre.
De leurre ? — non l'Esprit te criait âprement :
« Vois en toi les remous ironiques de l'heure
Vois ces nuées, tes jours, montant aux altitudes,
Aux temples de jadis où veillent tes remords » —

Et les sphinx douloureux disent leur solitude
Et leur gloire évoquée au fond des âges morts.

VII

LA vieille prison où l'Être est reclus
S'aggrave pour lui d'Icares perclus
Dont les désespoirs sans fin se lamentent;.
Or Il s'inquiète à cause de leurs cris
Et se réfugie aux Rêves qui mentent
Et contemple tristement les débris
De ses Vouloirs en ruine —

Qu'importe

Si parfois le geôlier s'endort ?
Aux vantaux bourrus de la porte
L'Idée a mis son treillis d'or.

L'âme du passé s'éveille si douce
Aux profondeurs du cachot et la mousse
D'oubli règne aux murs ; des rayons lointains
Et lents s'essorent d'un astre d'opale,
Le vague rappel de Verbes éteints
Sonne et les aïeux d'une voix très-pâle

Parlent dans l'ombre de l'Être —
Tout dort —

C'est par vous, les flûtes berceuses,
Notes presque silencieuses,
Rhythmes flous de vieil or.

Quand Elles vinrent, de vice ingénues,
Quand, verrous tirés, Elles furent nues,
En grand'pitié des corps et de leurs faims,
Invitantes aux luxures savantes,
Pour Elles se clamèrent des enfins —
L'Être d'un désir trompe son attente
Puis satisfait, s'éloigne —
et se rendort
A jamais, relent des Cythères,
O les félines, les lunaires,
O vos yeux vides sablés d'or.

Hantises de l'idée à qui l'heure est trop brève,
Parfums du souvenir diffusés en le rêve,

Sphinx sans énigme pour qui l'Ennui fit trêve,
Et regret des jours blancs où l'Esprit se donna,
Et les joies déchues aux torpeurs de l'Être inerte,
Puis sur le Nul de vivre fenêtre entr'ouverte,
Pour valoir, cœur meurtri d'exception soufferte,
Ton accalmie amie, ô profond Nirvanâ.

VIII

UNE lueur vaine et vaguante
— O frissons perdus dans la Nuit —
Une cloche se lamente
Parmi des vols de démons appesantis,

Où méne la route blafarde ?
Le vent croasse, tel un freux,
Et la Nuit qui se hagarde
Meurt en son sang ténébreux.

Va-t'en toujours plus lent par la forêt de Vie,
Dur vieillard accablé sous ton fagot de songes,
O vagabond nocturne en la cité bannie
Suis ces rues désertes que des rues prolongent,

L'ennemi, ton Savoir, te laboure le cœur :
Vois, ce sont lourds ennuis et longs remords qu'il sème
Et ce cri de toi, ce cri navré te fait peur :
« J'ai la haine de Tout et même de moi-même. »

Les sphinx entr'ouvrent leur giron :
Pénombre où dort un bois sacré,
Sont-ce des souffles de spectre sur les fronts
Ces soupirs d'un vent du passé ? —
Non c'est l'Être et son violon
Grinçant un air suranné ;

Lueur pâlissante aux lointains —
Que prédisent ces cris de cloche
Tantôt là-bas tantôt si proches ?
Rien qu'une âme qui s'éteint,
Une âme encore illusoire
Se disperse dans la Nuit —
Tombe aux plaines de mémoire
Noire neige de l'oubli.

En Déshérence

La vie et ses frissons de forêt fraternelle !
O carillons ailés d'une Pâque éternelle



L'arbre des âmes frissonnant
Au souffle aveugle et qu'on redoute
Au souffle dur d'un froid Néant,
L'arbre maigre au bord de la route
Des Pourquoi jamais résolus, —
Oh la si lente lente danse
Des feuilles — la chute au silence
D'irréductibles Absolus,

Pleurez la détresse de l'Être
Noires campanes des Peut être



I

Un renouveau d'âme rit dans les frondaisons
Enfin sauves de trop identiques hivers ;
Il peut ressusciter le soleil des saisons
De joie et réchauffer d'intimes univers ;
Le Pan vivace acclame en grande claironnée
Un réveil vermeil et, de rêves couronnée,
Aux champs natals la Chimère va débridée :
Pour ses coups d'aile, pour le seuil d'Éden atteint,
Pour l'aube triomphale d'un rose matin,
Sonnez campanes de l'Idée.

Nous avons oublié la haine,
Plaine morne où dorment nos morts,
Et la blessure est plus lointaine
Que ravivaient nos longs remords,
Parce que l'extase est première
Dans la douceur de sa lumière
Véridiques nous détendons
L'arc aux sagettes de mensonge :

Murmurez des chansons de songe ;
Albes campanes des pardons.

Sera-ce la minute, celle
Des ferveurs d'unique désir,
La félicité de saisir
Et d'étreindre l'universelle
Isis qui glisse et qui s'enfuit
Aux retraits vagues de sa Nuit,
La musicale mandragore
Aux parterres de vieille flore ?

Sonnez les pourpres de grand jour,
Rouges campanes de l'amour.

Face obscure, enclose au mystère,
Astre de paix des temps prochains
Où naîtra la gaîté des sphères
Sauvées des siècles assassins ;
O la légende et l'aventure
D'un fier graal reconquis

Et la grande accalmie future
Après les cycles accomplis :

Étoilez vos molles cadences,
Vertes campanes d'espérance.

L'Esprit se libérait de somnes accablés,
Et c'était un navire impatient du large,
De siller les flots noirs bombés comme des targes,
De tanguer aux remous de rêves révélés,
Puis des rhythmes volaient vers les cieux impeccables
Et rompues les ancres d'ennui, largués les câbles
De regrets, englouties les lourdes passions,
Et parmi le trésor des pensers mis en gerbes
Voici que bruissaient vos larges carillons,
Campanes d'or : gloire des verbes.

II

Le réseau trépidant d'âmes essentielles
Voulut s'innover en simplesse
Et, filigrane épars, s'unir en une tresse
Où se tordraient en vain des chimères rebelles —
Instinct sourd à la chair et moins faillible qu'elle

S'incarner en reliques avouées
Qu'un souvenir adore aux tabernacles
Et le péril des voûtes fatiguées
Ne pourrait prévaloir en tuant le miracle.
La loi fut de mêler à l'âme antérieure
Ce pur moment de prime extase,
Un rayon d'autrefois consacra l'hypostase —

Et les dieux souriaient des époques meilleures.

III

UN très vieux hymne chante en moi —
fragment d'une âme surannée,
parmi les chants des printemps morts,
c'est la sonde aveugle ramenée
du fond des mers enténébrées
où l'être antérieur s'oublie et dort.

Permanence des voix ancestrales !
— chœurs en deuil aux fêtes d'un triste roi
de profundis agenouillés dans l'ombre de ses cathédrales —
mais aussi de notre natal pays des palmes
de nos hauts plateaux almes et calmes
sourd l'arome fort des grands bois —
un très-vieux hymne chante en moi.

Et d'abord se teinte un lointain si loin
de la douceur embrumée d'un mystère.

Perdu dans le gris dans le fané, moins
qu'une vie, l'inconscient s'éclaire
à la nébuleuse de pérennel instinct —
blanches voix de flûte au brouillard mélodieux du loin,

Puis Idée aurorale ascendant vers la gloire
de l'astre qui féconderait un sol mûr pour ses chauds baisers
et fourmillante naît la forme en les moires
des sommets embrasés —
voix bleues des violons aux purs sommets de gloire.

Telle, tribu princière en ton berceau des palmes de Pâmyr,
adorante sous le soleil jeune, tes vœux
s'irradiaient, s'épandaient vers tes fils enclos en le devenir....
ô mère, l'étincelle vit encore de tes feux —
cuivres pourpres qui clangoraient en l'Éden du Pâmyr,

Telle l'âme inquiète, l'âme en quête de moi,
se veut parfois sauve de l'aujourd'hui, sauve de ses ornières,
et se détourne vers un jadis-futur qui serait sa loi
et s'aspire simple à toujours vers l'orbe de simple lumière
où se récréer son âme première —
Un très-vieux hymne chante en moi.

IV

PERSISTANCE d'ennui aux étangs morts des jours,
l'inéluctable roulis d'accords banals qui reviennent,
et le mensonge des clartés diurnes et toujours
la foule folle en rage en malédictions autour
de l'Idée adorée dont les yeux fixes nous retiennent.

Balancez vos vagues, balancez, marées quotidiennes,
l'heure ne sera plus jamais des calmes méridiennes.

Où le bon labeur ? où se guérir du frisson
fiévreux des jours ? où le climat de fécondes floraisons
en qui tous les lassés natals se revivront ?

O vagues mornes, taisez vos inquiétudes.

L'asile : ce seront des caresses d'invisible sur les fronts,
La paix tiède et les cloches d'ombre aux solitudes,
Et les châteaux dans les nuées roses d'un soir que nous avérons.

V

O magie errante, un soir spirituel,
Tu t'arrêtais aux profondeurs de cette âme étonnée —
Le ciel était légendaire, le ciel
Se pâmait en la féerie automnale des nuées —
Le monde intérieur connut son mode essentiel :
Arabesque de toute illusion,
Arche septicolore et sans cesse muée,
Par ce doux soir de mansuëtude et d'abandon.

Illusion-Nature et quelle vraie ? — Aucune,
Écroulement de Tout aux gouffres ignorés
O magie ton chant *seul* affronte les rancunes
De la Maïa stérile et de l'Adâm bravé.

Prestige des hasards, orgueil fort des sciences,
brûlure de conscience,
essaim bruissant des systèmes —

et ce leurre satanique sème
l'ivraie menteuse des sapiences —
disperse-toi fumée amère d'un triste fanal.

En la débâcle des apparences ressuscitent les origines :
aux décors voyageurs rien qu'un murmure qu'on devine
le *seul* épanchement de l'être primordial —
chante, orchestre mystérieux des sources cristallines.

Les sources chantent :
« ritournelle rieuse et ralentie,
ritournelle des tourterelles,
sous les soyeuses mousses assoupies
chuchotements de chanterelles,
entrelacs d'argent lunaire aux ramures,
et ce roucoulis nocturne si défaillant ! —
héraldiques et fins comme mâtures,
des peupliers peureux palpitent dans le vent — »

La Dame vient des lointains fabuleux,
ses yeux ont des éclairs de gemme fabuleuse,
— lazulis précieux ses yeux —

Puis elle s'enfuit la folle amoureuse....
Mais je dirai le lierre, les pierres,
et les puits tranquilles où l'eau sommeille
je dirai les rutilances de la rivière
miroir et moire éblouissante que juillet ensoleille....
puis l'église et des prostrations de prêtres en prière....

« Mais la viole échappe à tes mains glacées
pourquoi ce silence ? n'est-il des gammes encor » —
ah ! toutes les cordes chanteuses sont brisées
et vois ce squelette, le rire de sa bouche édentée,
Chimérique magie !
Ah c'est la fin et c'est la Mort.

VI

ÉCOUTER appeler la fée énamourée
Ah ! quelqu'une est venue et son parfum demeure !
Savoir là-bas cette fée adorée
Une est venue qui reviendra sans doute tout à l'heure. »

Non tu dois fuir cette senteur d'énervante verveine
Vers la paisible obscurité des chapelles prochaines
Pour y reprendre tes ex-voto : trophées d'antiques armures.

« Les visiter sans cesse, en sortir effaré !
Leur solitude fraîche irrite ma blessure,
J'aime mieux la forêt et ses troubles fourrés,

J'y serai le dévot de fragiles déesses
Crédule à tout miracle de leur beauté

Ivresse, ô leur voix, ô caresse :
Chœur ondoyant de larges voluptés,

Les feuillures frémissantes de la forêt complice
Diront des mots mystérieux....
O lys aphrodisiaques, calices de délices,
Déesses — et les gouffres souriants d'étoiles de vos yeux ! »

Entends-moi — cette fois l'illusion a menti
Au fond de ces abîmes gisent des amours-cadavres
Et le noir clocher qu'instaure l'Ennemi
Te répétera le glas qui dès longtemps te navre,
Crains la magicienne et sa nécromance :
Ton chemin s'éperdràit en vieillesses fébriles
Va plutôt vers les grands blés de saine amertume et d'ignorance :
Grains égrenés d'un culte triste mais non débile.

VII

ALLONS il faut finir ce fol pèlerinage —
Endurer la cuisson de mes genoux sanglants
Au seuil de l'église cherchée dès longtemps
Me sera doux après l'affreux voyage
Et je ne verrai point, tant mes yeux seront las,
Quel chante et quels servent la messe,
Je prendrai sans bruit le coin honni qu'on laisse
Aux lépreux de savoir — et là, priant tout bas,
Songeant aux cycles de naguère,
Je rêverai comme rêvent dans leurs niches les saints de pierre.
Nulle ne me saura qui pourtant souriait
Aux fredons amoureux de ma flûte magique —
Un tisse le jour et la nuit défait
La trame d'âme inane et qu'il abdique,
Tel moi défiant leurs prières
Des bonheurs passés je maintiendrai la ruine,
J'oublierai les bleuâtres clairières
Pour rebâtir la cellule où mes chimères me câlinent,
Et des cloches auront des tintements approbateurs,
Et des cloches s'épandront en neige rêveuse au ciel de mon cœur.

VIII

NUIT d'or et d'harmonie et d'encens et de deuil --
Les orgues s'écoutent gronder,
Cathédrale sévère où, mendiant du seuil,
Un cœur psalmodie et n'ose pleurer :
Un cœur voit l'autel d'orgueil glorifier l'ombre
Et les cierges s'embraser en braise sanglante....
Allons, vieux pélerin, redresse-toi, dénombre
Les sept douleurs du cœur de ton cœur chante
Les stations de ton Calvaire et le sombre
Tourments des jours soufferts en la forêt dolente.

« Hantise de mes insomnies,
Une évoquée, à jamais endormie :
Au bleu pensif de ses yeux, onde alentie,
Des lilas délicats pleuvaient en grappes blanches
Et ses mains et ses seins et les lys de ses hanches
Illunaient mes insomnies :
Les grelots ont tinté de ta folle vêture,

O fée nuée de décevants satins ;
Folle ta parole et plus folle ta parure —
Un cierge s'éteint.

Douleur éparse aux mausolées,
Idées veuves par les allées,
Allées perdues de mes jardins....
Ouvrez les grilles — consolées,
Les veuves raillaient mes dédains —
Laissez les fuir au tapage des fêtes,

Ah ! tôt connue la honte des défaites.
Nul ne veut de vous, veuves voilées d'incertain,
Rentrez donc au domaine où vos tombes sont prêtes —
Un cierge s'éteint.

Note profonde on ne sait d'où venue
Et qui fait résonner une corde inconnue,
Mariage mystérieux
Des sons, des parfums, des nuances,
Et l'Aurore magnétique s'élance
Des pôles d'Être au plafond propice des cieux.

J'ai vu la féerie et je suis aveugle,
Où des Salammbôs incantaient un Moloch beugle
Et dispersés les chants, les couleurs, les parfums, et si lointains —
Un cierge s'éteint. »

Silence au parvis, silence à l'autel :
Un cierge solitaire appâlit la ténèbre,
Lueur ultime, espoir mortel
Du triste culte qu'ils célèbrent,
Et le prêtre s'est tû de l'église maudite
Où maintenant la foule s'épeure et soudain,
Parmi l'ombre, des voix d'autrefois ressuscitent,
Voix d'invisible qui proclament les destins :
Allez croyants d'un dieu défunt, la messe est dite —

« Ah ! tous les cierges sont éteints. »

IX

T ce phare, œil obstiné, hantait mes naufrages —

J'ai dit les barques pénibles
Sur la nocturne mer qu'oppriment les orages
J'ai dit ces flots haineux que des averses criblent....

O vous tous exilés des rades salutaires
Pilotes dont la voix s'enroue à crier terre —
C'est un nuage sale abolissant l'espace
C'est quelque vain débris parachevé d'écume,
Puis rien — les gueules bèent des horizons voraces,

— Marteaux de désespoir sur l'Être, cette enclume. —

« Oh ! grimpe au mât oh ! verras-tu nos Atlantides ?
Un port pavoise-t-il ses vaisseaux paresseux
Dormant au long des quais ombreux ? »

« Hélas ! je n'aperçois que charognes fétides
Qui flottent pourchassées d'une meute de squales,
Nos vieux cœurs, vous savez, jetés par dessus bord,
Nos cœurs nous suivent dont les bêtes se régalent
Et la mer les soufflette et leur hurle à la mort
Et toujours dévorés et toujours renaissants
Et suintant la sanie d'amours putréfiés,
La houle les roule veules et verdissants, —

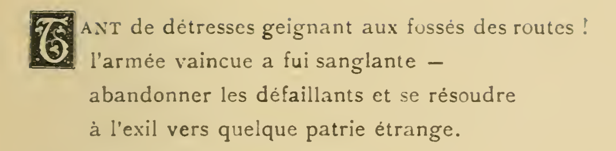
Ah ! la mer est torture aux cœurs sacrifiés.... »

Aventuriers de *moi* partis dès les aurores
Longtemps vous chercherez par les océans mornes,
L'ancestrale patrie pleine de belles formes,
Vous verrez des vagues et des vagues encore
Sans aborder jamais les terres prétendues —
Mais vous évoquerez l'illusion bannie :
Fleur en vous, astre seul au fond des cieux ternis,

Et guéris du tourment de vos courses perdues,
Un soir sans lendemain vous trouverez le port...

Ce phare fabuleux ressuscitait mes morts !

X



Tant de détresses geignant aux fossés des routes !
l'armée vaincue a fui sanglante —
abandonner les défaillants et se résoudre
à l'exil vers quelque patrie étrange.

Les cloches disaient : « demain la victoire ! »
mais un glas quelque part annonçait les défaites ;
les cloches prédisaient une divine aurore
mais un glas dans la Nuit pleurait de solitude.

Les chefs — ils avaient chevauché sous les étoiles
— ah ! cet espoir, refrain dérisoire de leur chant de guerre —
des cadavres défigurés jonchent une plaine froide...

Qui viendra recueillir la légende des héros morts ?



Le Rituel



I

PRODIGUANT les cris et les oraisons,
L'âme passe par cent saisons....
Direz-vous le secret de vos métempsychoses,
Saisons d'âme dont l'apparence ment ?
Tout change en l'Esprit et c'est même chose :
Un moulin tourne à vide et grince affreusement.

Un moulin tourne aux souffles puérils de vos caprices,
Des cloches folles clapotent dans l'ombre
Et de grands bras affairés sombrent
Aux ténèbres où vos vouloirs aveugles s'accomplissent.

Vous allez semant des fleurs étiolées
Pétales d'âme inassouvie,
D'un Nul guetteur tôt dévorées ? —
Un moulin tourne et c'est la Vie.

Des cloches sonnent à toute volée
— Notes que boiteux vos essors ! —
Le bronze est fêlé, la corde est cassée —
Un moulin tourne et c'est la mort.

Et pourtant il pleut à toujours des fleurs
Sur la vie, sur la mort et sur mon cœur.

II

S'IMPOSER un précepte de dédains ?
Hélas ! s'il faut s'en attrister ainsi que d'un blasphème —
Ces fleurs ont la senteur des baisers féminins,
C'est l'attouchement frôlé des mortes que j'aime ;

Ah ! garder le bienfait des tendresses recluses ;
La plus folle, la plus méchante et la plus tendre ! —
Je veux les revivre comme un enfant s'amuse
Aux images d'un livre qu'il ne peut comprendre.

L'une après l'autre sort de son cadre et s'érige
En lente cariatide d'un palais imprécis :
La reine de Saba — parmi sa robe féerique voltige
Un peuple miroitant d'oiseaux de paradis.
La Polymnie s'accoude à la margelle
Du puits où bouillonne l'eau cadencée des Verbes.

Si vieillie mais du fard des siècles encor belle,
Œil de douleur qu'un secret exacerbe,
Brunehilde empoigne les crins du cheval Grane
Et le traîne au bûcher qui brûlera les dieux.
L'Hérodiade perverse et profane
S'effare du chef blême soudain radieux.

O mortes c'est votre symbole que je veux,
Fleurs rénovées du parc des souvenances,
Groupe au balcon d'un palais nuageux,
O magiciennes, ô voix chères du silence....

III

DIVERSITÉ des crépuscules ! —
Des jours, pourtant, tu les croyais semblables :
Adverse, la vision t'en demeurait délectable,
La sinistre vision que du sang macule !

Mais après tu la voulais tienne
Et ses fauves couleurs te firent délirer
Elle ! lotus promis à tes soirs affamés
Et les reliquaires vermeils qui la détiennent.

Le couchant s'effiloque en nuages aigus ;
Une lutte tragique épouvante les monts —
Est-il le tien aussi ce soleil éperdu
Tout en sang dans les mains horribles de démons ?

Et puis reconnais-tu cette langueur occidentale ?
Les champs givrés sont teints d'un rose agonisant,
La forêt montagneuse a des voix augurales
Peu à peu s'atténuant —

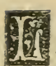
Étrange conflit d'ombre et de luisance,
Éternel et qui se passe en toi-même
Et plus tard, c'est la nuit claire comme tu l'aimes,
Et toujours la lutte recommence :

Aujourd'hui le ciel bas semble opprimer la terre,
Le ciel où roulent de vagues tonnerres
Grimace en éclairs railleurs —
C'est la géhenne de ton cœur.

Et demain peut-être un jardin de grands bleuets mystiques
Où viendra butiner cette abeille, la lune —
Ciel propice, ô jardin des grands bleuets mystiques
Étoiles veloutées où butine la lune...

Il faut, c'est la loi dure, accepter ce partage
Ne le maudis pas —
tu t'en mourrais davantage.

IV

'AME, douce âme des campanes, s'attristait dans la Nuit pâle —

Un parfum tiède flotte étonné parmi les gloires florales :
nuage fin, spirale bleue de languide harmonie —
Et toi destin de l'Être douloureux
en la pâleur lunaire de la nuit, frêle effigie,
penchée sous la froide stupeur d'un songe ténébreux,
tu vas —
les allées sous tes pas sont de fleurs expirantes
et le nocturne jardin où s'affligent des jets d'eau
s'offre en massifs étoilés de blancs rhythmes musicaux —
mais tu t'enfuis, âme si tristement vaguante.
Parterre incendié de l'or mourant des jours,
les fleurs disent l'adieu d'un cantique d'automne,
les fleurs en Une au lac où la mort fait séjour
se mirent et se fanent vers leur miroir monotone ;
onde ridée à peine et frissonnante de lents sillages.

Barques pour La cueillir que proches du rivage !
retournez, il est trop tard, la fleur solitaire s'effeuille,
les flots sont dormants et le lac s'endeuille
d'un manteau d'ombre et de brume opaline.

Ame, glisse par les roseaux chanteurs,
loin du bord,
revivre en l'unique Fleur,
au profond d'un grand soir d'or.

Écoute maintenant cette plainte : tu la devines
celle d'une âme désolée qui s'épeure et sanglote ;
c'est Elle-et-toi dans les roseaux éoliens qu'excite le vent,
c'est toi toujours éternelle note
vouée à l'horreur sans échos d'un Néant —
ô Nul ô degrés sourds qu'il faut descendre —

De nos âmes en fleurs la Vie a fait des cendres :
ah ! la Mort triomphe d'une jonchée de fleurs !
et pourtant un faible accord se rêve et veut s'éveiller :
ta plaintive chanson douce comme un baiser,
ton rêve au jardin d'automne trempé d'une rosée de pleurs...
Et les campanes balancées d'un parfum d'âme embaumaient la nu

V

Je te pardonne ton départ, dame des roses,
Dame des violettes, dame des frêles musiques,
Auréolée aussi d'acanthes helléniques,
O toi le rayon tendre et la main qui dispose
Des guirlandes symboliques.

J'affirmais ta brève parole,
Tes regards et tes baisers —
Ta bouche était la senteur et ton œil la corolle,
O dame, havre propice aux cœurs lassés,

T'aimer et te garder ? non l'Art malade
Veut ignorer le songe féminin —
Intime chanson, secrète ballade,
L'amour dédaigné scande le refrain.

N'importe, ta voix chantait aux sentiers mystiques
Si double : enfant et fleur, innocente surtout
Et tu savais les mots heureux ou maléfiques,
O soir inoubliable assombri tout à coup.

Va j'ai connu par toi les rhythmes surhumains,
Dame, tu me laissais puiser à tes trésors ;
Un jour j'affronterai l'énigme d'où tu vins,
    Des violettes plein les mains,
    Les violettes de la mort.

VI

QUELQUE âme venait, quelque âme passait,
une barque éperdue sur la mer oscillait —
et le vent, cette Nuit, se meurt en grand deuil
vers une plage où des fleurs et des arbres s'effeuillent.

« Ame, tu fus la statue saignante à la proue du navire,
tes yeux cherchaient des terres ensoleillées.
espérante, des flots changeants caressée ou cinglée
tu sillais les mers d'un infini désir.

mais ces souvenirs aux retours ? douceur souffrante, ô souvenirs,
envols bruissant doux passés au plus là-bas des lassés,
vagues alenties venues mourir
sur la grève de la baie des Trépassés —
trace à peine marquée et bientôt effacée ? »

C'était là-bas, ah ! si là-bas, un soir suprême,
le port sous les fleurs mortes qu'évitent les goëlands craintifs —
c'était la vieille histoire ô toujours même :
Quelque âme venait, quelque âme passait....
une eau pâle s'endort sous des arbres plaintifs.

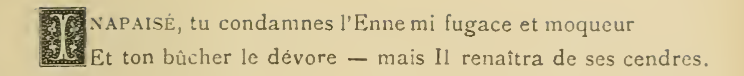
La Chanson de Nirvanâ

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres

Ch. Baudelaire.



I



INAPAISÉ, tu condamnes l'Ennemi fugace et moqueur
Et ton bûcher le dévore — mais Il renaîtra de ses cendres.

Oh combien de fois proclamé défunt à toujours — mais ton cœur,
Puits où tu sens les seaux de Nuit sans cesse monter et descendre ?

Tu t'éprenais dis-tu des ombres passantes — mais trop souvent
Tu te mentais : ce fut pour oublier qu'Il triomphait encore —

San règne une fumée — mais tu le veux même si décevant
Car Il est le vieux bouc charmeur et ton âme avide l'implore.

Étrange moissonneur Il fait sa gerbe noire et puis s'envole,
Toi lâche glaneur tu Le suis ramassant les épis qui tombent,

Des jours de sang avec Lui c'est une lutte aux étreintes folles
D'où, navré, tu te réjouis parce que ton âme succombe —

Mais voici : peureuse et frustrée de son beau rêve matutin,
Ton âme est une lame inutile que corrode l'ennui :

Son passé ruine sordide, son futur un phare éteint,
Son présent croule — et l'Ennemi vainqueur ricane dans ta Nuit.

II

DONC c'est la forêt du mensonge, morne dans la Nuit :
Jets d'eau très-loin, lente musique d'ennui
D'où le rêve lassé s'essore à petit bruit —

Dormir en vos linceuls, ô feuillages jaunis —

Ritournelle des vieux ennuis
Le vent sanglote dans la Nuit.

Le vent se venge — ô frisson jusque dans les moelles, —
Le vent disperse les feuilles et puis s'enfuit
Et là-haut les pâles caravanes d'étoiles
Se hâtent vers l'oasis de lune et ses puits.

Dormir insoucieux de l'Isis sous ses voiles —

Complice des louches minuits
Le vent sanglote dans la Nuit

Aussi, des bassins où l'eau dort sans clapotis,
Où flottent des plumes de palombe envolée,
Et le triste traînis des feuilles des allées
Vient finir aux bassins et se mue en débris.

Pauvres feuilles d'amour si tremblantes sur l'eau !...
Et les Étoiles sont toutes tombées dans l'eau —

Chantre des espoirs détruits,
Le vent sanglote dans la Nuit —

Il fait tard il fait froid l'heure tombe assourdie,
C'est demain déjà, c'est l'hiver et c'est la vie —
Seul veille un vieillard fou qui dit : « *pouvoir*
Un peu dormir, oh s'ignorer issu du noir
Errant au noir et guetté des gueules du noir — »
Mais l'insomnie règne en la forêt des bannis....
Le vent sanglote dans la Nuit.

III

PAR la froide saison de honte et d'agonies
Ainsi les bannis se lamentaient en vaines litanies :
« Houles d'un océan nocturne sur nos grèves,
Épaves dont se jouent les flux et les reflux,
Vaisseaux partis et de nouvelles jamais plus »

C'est la gamme de l'âme au sourd clavier des Rêves —

Idéal, deuil d'Idées, ô sinistre marotte
En les mains lasses de séniles Triboulets —
Aux forçats du Réel que l'Irréel garrotte
Tes rites d'autrefois se rivaient en boulets —

Geindre vers les arbres de l'impassible Forêt :
« Mélodie oubliée à la note sensible,

Tristesse du soleil au couchant sulfureux,
Hantise d'un au-delà dérisoire — cible
D'où nos flèches douées d'un Vouloir ténébreux
Reviennent transfiger nos cœurs douloureux,
Ombre sur les carreaux des fenêtres de l'Être,
Étoiles déchues, feuillages fanés »

— Silence !

Dans vos veines le sang s'est tari des Ancêtres,
Le froid des derniers jours aux grand Noir se fiance
Et l'antique forêt ne vous écoute pas —

« Alors tous les blessés, les souffrants, les vaincus,
Puisque nos frères morts nous appellent là-bas,
Nous appareillerons, ascètes convaincus,
Vers le bon Nirvanâ où l'on ne rêve plus »

IV

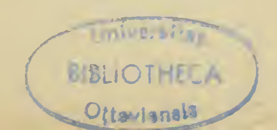
Le carillonneur se penche
et regarde en bas vers la ville,
les cloches ont de lourdes cadences
et pleuvent en cris noirs sur la ville —

Sans apparat s'en va là-bas un cercueil escorté de spectres —

« Sonnez cloches ! » elles se taisent...
une seule s'épuise en tintements fébriles —

Le carillonneur se penche
et regarde en bas vers la ville :
« Qui donc emportez-vous là-bas ? » —
C'est toi...

Paris, 1887-1889.







Une belle Dame passa

Je suis celle qui passe et ne s'arrête pas.

SOIR TRINITAIRE.



A

STUART MERRILL



Note

Je dirai seulement ceci: La plupart de mes confrères m'apparaissent un peu des dieux. — La proposition étant admise, je leur citerai cette phrase de Pétrone : « A Rome, on trouverait plutôt des dieux qu'un homme. »

Prenons que Rome représente, dans notre cas, la Poésie. — Moi je me suis efforcé de n'être qu'un homme.

A. R.



Prologue

O fantome qui ris d'être
et d'avoir été !



LE CHŒUR

Des souvenirs se lèvent sous tes pas
Aux poussières où dort l'or d'un soir estival,
Des souvenirs chuchotent très bas
Comme une eau sourde, un soir, au creux d'un val;
Le ciel trop bleu, le ciel trop haut frissonne
Du vol saignant de tes pensées,
Du vol mourant des songes que moissonnent
Les mains pâles de la Dame qui est passée.

L'AVENTURIER

Il est un tombeau sous les lierres
Où repose un amour ancien :
Est-ce le mien, est-ce le sien ?
Ne soulevez pas la pierre.

Pourtant j'entends pleurer des ailes
Un souvenir palpite encore en mon cœur las :
La Dame des lys passe toujours là-bas
Et la chanson des jours heureux tremble vers elle.

Tout l'Autrefois, comme un dieu qu'ont vieilli
Les soucis d'une maladive humanité,
Tout l'Autrefois : tout le Songe appâli
S'assied aux rives d'or d'un soir d'arrière-été.

LE CHŒUR

Les pampres du Passé rougissent pour tes yeux,
La grappe d'amour se gonfle comme un sein blond sous les feuilles
La folle grappe t'offre un festin merveilleux —
La grappe est un sourire et veut que tu la cueilles ;
Cependant garde que la Dame soit réelle :
Son âme vit au suc de l'astre empoisonné
Dont les pleurs ont mûri la grappe belle
Qui tente tes regards aux pampres du Passé.

L'AVENTURIER

Les soleils d'autrefois sont fanés,
Mon âme est triste et la Dame est triste,
Et je crains les sourires fanés
Qui flottent comme un parfum sur ses lèvres tristes ;
Ses yeux ont la douceur endormeuse des flots,
Ah ! j'ai peur de ses mornes yeux vagues...
Et je frissonne aux lourds sanglots
Que les grands vents divaguent.

Qu'importe ! je dirai, vers Demain,
Selon quelles caresses elle me fut amante
Et par quelles nuits murmurantes,
J'ai senti sur mon front l'enfance de ses mains.

LE CHŒUR

Parle : une Forme apparaîtra, pareille
A ce songe d'amour que tu mis au tombeau,

Parle : le soir a clos ses paupières vermeilles :
Fatigués de danser parmi les grands jets d'eau,
Nos ondins familiers dorment dans les bassins,
Minuit sourit et ses jardins d'astres en fleur ;
Et le vent vagissant se meurt
En friselis tout bas et tout à l'heure éteints.

L'AVENTURIER

Je n'entends plus crier le sang des soirs farouches...
La nuit d'été m'appelle et languit sous ses voiles,
Nuit bonne, grande nuit, tu mettras dans ma bouche
Le miel d'or qu'ont pleuré tes premières étoiles.

L'Aventure

*La grappe est un sourire et
veut que tu la cueilles.*



I

L'Adolescent s'assied au bord de la rivière,
La rivière rit insoucieuse sous les saules,
Le vent joue avec la rivière sous les saules —
L'Adolescent trempe ses mains dans la rivière.

« *Ah! quel reflet miroite entre mes doigts :*
J'ai cru saisir l'âme verte des flots ;
Une main fraîche a caressé mes doigts... »
Le vent susurre au murmure des flots.

Titania cueille des fleurs au bord de l'eau ;
Elle est si gaie — avec des yeux mélancoliques —
Les fleurs, on dirait des cœurs saignants sur l'eau,
Et le vent fait semblant d'être mélancolique.

« Veux-tu me donner la fleur de ton cœur,
Gentil garçon qui cherches aventure :
Je te donnerai ma bouche et mon cœur
Et je te dirai la bonne aventure. »

Le vent est doux et faux comme un baiser —
L'Adolescent étourdiment donne la fleur :
« Maintenant donne-moi ta bouche et tes baisers !... »
Titania s'en va plus loin cueillir des fleurs...

La rivière rit moqueuse sous les saules.
Le vent joue avec la rivière sous les saules.

II

Ce soir-là le soleil s'endormait dans les fleurs
Du jardin légendaire où je t'ai rencontrée
Et le vent estival, palpitant comme un cœur,
Se grisait du parfum des roses fatiguées.

Accoudant au balcon ta paresse enfantine,
Tu déployas pour moi la nuit de tes cheveux
Puis, sachant les pouvoirs de ta grâce câline,
Tu posas sur ma main ta main pâle, et tes yeux
Où frissonne la vie ardente du péché
Cherchèrent dans mes yeux le songe accoutumé.
Lors tu parlas ainsi :
« Quelles fleurs étiolées

Se meurent doucement dans la douceur du soir !
Le vent caresse et puis s'enfuit comme un espoir
En chuchotant des mots qui me laissent troublée...
Vois-tu, je ne sais pas — j'ai très peur d'être heureuse,
Il me semble aussi que je voudrais te quitter,
Entrer dans le silence et la nuit radieuse
Toute seule, et dormir durant l'éternité.
Je sens autour de nous un obscur anathème :
Le ciel saigne... ce soir est plein d'enseignements
Graves — et, près de toi, j'ai peur et, cependant,
Je m'émeus à ta voix et cependant je t'aime. »

Le parc s'assoupissait parmi des brouillards bleus,
L'ombre montait, les fleurs s'effeuillaient une à une
Et, sous les étoiles tristes comme tes yeux,
Des oiseaux migrateurs laissaient neiger leurs plumes..

« Je sais, te répondis-je, un arbre défendu,
Un arbre dangereux et que protège encor
L'ange blanc qui gardait le paradis perdu —
L'arbre n'a plus de fruits mais porte un rameau d'or.

C'est un rameau vivace et que n'ont pu cueillir
Ceux-là qui, comme toi, tiennent leur âme close —

Mais — écoute-moi bien, mon enfant — ni les roses
De ce jardin, ni les grands lys dont le soupir
Odorant s'éjouit de mourir à tes pieds,
Ni les chrysanthèmes penchés comme des femmes
Languissantes, ni les narcisses embaumés
Ne valent ce rameau dont les fleurs sont des flammes.

C'est un rameau brûlant qu'on nomme Volupté :
Beaucoup devinrent fous pour l'avoir désiré,
Beaucoup deviendront fous pour l'avoir adoré —
C'est un rameau sacré qu'on nomme aussi Beauté.

Mais tu souffres, ton front lourd d'exil et de songe
S'incline, et, de même qu'une ombre très funèbre
S'insinue en ce parc et s'étale et s'allonge,
L'angoisse a, sur ton âme, étendu sa ténèbre.

J'irai — je veux ton rire aux grelots de folie
Et je veux tout ton cœur avec toute ta foi,
Toute ton âme et tout ton corps et toute Toi...
Je veux même tes pleurs et ta mélancolie —
J'irai là-bas ravir le rameau rédempteur.

Et si je ne reviens plus jamais, si je meurs,
Si l'ange blanc m'atteint du fil de son épée,
Tu te rappelleras la Prière oubliée
Et tu mettras mon nom dans le fond de ton cœur.

Mais si l'ange gardien me sourit et m'accueille,
Je te rapporterai le rameau symbolique...
Et nous écouterons les étranges musiques
Que la nuit et la brise éveillent dans ses feuilles. »

J'allai, je descendis les marches du perron
— Le parc et ses parfums endormaient leur ennui —
Je regardai vers toi, puis j'entrai dans la nuit.
Une grâce ineffable illuminait ton front.

Et je suis revenu...
Oh ! dis, tu te souviens ;
Le rameau merveilleux je l'avais arraché.....
Le sang de l'ange blanc luisait sur mes deux mains
Et je restais tremblant sans oser te toucher.

Les arbres gémissaient longuement dans la nuit,
Le vent pleurait tout bas et puis pleurait sans trêve

Et le ciel semblait un cyprès épanoui —
Mais toi tu étais là paisible comme une Eve.

Je t'offris l'or fleuri que formèrent des rêves.

Ta bouche caressa le rameau radieux,
Ton sourire fut triste à l'égal de tes yeux
Et ton geste celui d'une qui s'est soumise
Car l'amour triomphal t'avait toute conquise.

La nuit s'apâlissait et fuyait comme une eau ;
Quel silence ! — Penché sur ton âme lassée,
J'écoutais ton cœur battre et chanter tes pensées —
Nous avions oublié les choses de Là-Haut.

Or une aube sanglante empourpra le rameau.

III

Nous nous sommes aimés et tant aimés encore
Pendant beaucoup de soirs et de nuits et d'aurores.

Sous les pommiers aux frissons odorants,
Parmi les fleurs folles de printemps,
Parmi la rosée exquise et l'enfance de l'herbe,
Nous allons radieux et superbes
Et pareils à de jeunes dieux.
Mais les étoiles et leurs feux clairs et leurs feux bleus
Qui se pâment dans le soir en songes d'améthystes et de diamants
Sont jalouses de l'extase de nos yeux
Et se cachent malignement.

En vain, les mauvais présages
Bruissent parmi la brise et parmi les fleurs,
En vain, les arbres étendent leur feuillage
Comme s'ils voulaient nous défendre d'un malheur,
Voici que dès tout à l'heure une année
Je suis le seul heureux, tu es la seule aimée.

Pourtant, cette nuit, tu sembles très triste,
Quel penser morose assombrit ton front ?
On dirait — je ne sais — que tu assistes
Au colloque des Esprits qui vont
Deux à deux par l'atmosphère obscure
En complotant de sinistres futurs.

N'écoute pas les anges noirs — écoute-moi :
Je te cueillerai ces roses
Qui dorment à la lisière du bois
Et je te chanterai des choses
D'amour — et je tresserai pour toi
Quelque guirlande embaumée —

Et nous nous aimerons encor toute une année.
Quoi ! tu te détournes, tu rêves ? —
Quelle nostalgie en tes yeux

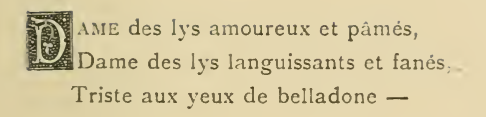
Distraits vers les nocturnes grèves !,...
Ecoute-moi. *Nous sommes des dieux* :
    Tu m'aimes, je t'aime...
Et je chanterai — quand même.

Les Chansons de l'Aventurier

Demandez au vent qui passe



I



DAME des lys amoureux et pâmés,
Dame des lys languissants et fanés,
Triste aux yeux de belladone —

Dame d'un rêve de roses royales,
Dame des sombres roses nuptiales,
Frêle comme une madone —

Dame de ciel et de ravissement,
Dame d'extase et de renoncement,
Chaste étoile très lointaine —

Dame d'enfer, ton sourire farouche,
Dame du diable, un baiser de ta bouche,

C'est le feu bu des mauvaises fontaines
Et je brûle si je te touche.

La dame que j'ai choisie
Se vêt de voiles candides —
En ses cheveux tu résides
Arome de l'ambroisie.

La dame que j'ai conquise
Dans un pays inconnu
D'où nul n'était revenu
Dès les temps me fut promise.

Peut-être je la perdrai
Et peut-être j'en mourrai...
Mais n'est-ce la Poésie,
La dame que j'ai choisie ?

II

L'OISEAU bleu de ta gaieté
Picore aux prés d'or du rire :
Il est un prince enchanté,
L'oiseau bleu de ta gaieté.

Ta tristesse, c'est la lune
Pâle d'un songe d'automne —
Larmes de lune une à une,
Ta tristesse qui s'étonne.

Ton rêve : quelle forêt
Où déesse chasseresse,
Aux doux réseaux de tes rets
Tu captives ma paresse !

L'amour ? nous n'en savons rien :
Douloir ou suprême bien ?
Peut-être faux comme l'heure,
Sonnant ton baiser qui leurre ?...
Au fond, nous n'en savons rien.

Ma tristesse et ma gaieté
Fleurissent vers ton sourire ;
Toi, comme roses d'été,
Tu cueilles et tu respires
Ma tristesse et ma gaieté.

L'or voluptueux de la nuit
Frémit aux parfums de ta chevelure —
N'es-tu pas quelque infante très pure
Que trouble un peu l'ivresse de la nuit ?...

T'offrant des pleurs aux astres dérobés,
Minuit pensif s'agenouille à tes pieds,
Mai te caresse et se dit ton féal —
Moi je suis là comme un vague vassal.

III

LUMINEUSE, elle vint : c'était toujours la même
Offrant avec sa bouche un bouquet de serments —
Me délaisseras-tu, princesse de Bohême :
Je suis un roi banni dont la tristesse ment.

En vain le bouquet frêle et frais et de printemps
Qui fleurit sur ta bouche à ma bouche vouée
Se refuse du leurre d'un rire irritant,
Tu restes la princesse et la seule priée.

Rêve où mon rêve succombe,
Tu ris, raillant mon destin —
Tes mains mièvres et tes seins
Ont des tièdeurs de colombes.

Tu mens si tu me prédis
Que tes lèvres sont menteuses
Puisque tes yeux m'ont promis
Leur douceur de nuit peureuse.

La lune est d'argent sous les arbres roses,
Des fruits fabuleux font plier les branches
Et voici neiger des floraisons blanches. —
Un follet s'enfuit par l'ombre morose.

Tes yeux fous, ce sont des enfants perdus
Que séduit l'ardeur des fruits défendus ;
Tes yeux d'or ce sont des enfants pervers
Curieux d'amour et de pommes vertes ;
Je vois, dans tes yeux, ton âme entr'ouverte,
Je vois dans ton âme, une fleur d'enfer.

Arrêtons-nous : la nuit verse sur nos deux têtes
Une onde caressante où flottent des rayons
Et le ciel semble un dieu tremblant vers des conquêtes :
Cueillons la nuit, l'Extase et l'Exaltation...

Donne-moi tes yeux, donne-moi tes seins —
Nous avons chassé le songe assassin.

Soir Trinitaire

Je suis celle qui passe et ne s'arrête pas.



I

Le Pactole plaintif et doux de mes poèmes
Rêvait de sommeiller sous tes jeunes troènes.

Mais j'ai peur un peu des blancheurs et des parfums
Et du rire troublé des fleurs de ton jardin.

Et puis — parce que tu es une étrange dame —
Je crains, sur mes flots, un regard de tes yeux calmes.

Mais ne se peut-il, ce soir, que tu désaltères
En ma tristesse le géranium de tes lèvres ?

Si ton âme enfantine où règne un crépuscule
S'étoilait de franchise et de mansuétude ?

Toi, tu penses — tant ma voix te laisse distraite —
« Quelque ange blanc reviendra de là-bas, peut-être. »

Or le flot suit le flot qui fuit en murmurant
Qu'il n'est plus le pays où nous nous aimerons...

Et la Nuit, ta grande sœur, ô Dame d'amertume,
Elève pour ma mort sa faucille de lune.

II

PALAIS miraculeux, domaine légendaire,
Mon âme l'attendait de toute éternité :
Aux clameurs de buccins pareils à des tonnerres,
Au flamboiement multicolore des bannières,
Elle arriva parmi l'ivresse de l'été,
La Reine puérile auréolée d'aurore.
Sur un char fulgurant escorté de rois d'or
Et de beaux pages blancs qui portaient des épées,
Elle se tenait droite — et ses cheveux lamés,
Son front, neige des lys, ses yeux, sombres splendeurs,
Sa bouche où Gulistan épanouit ses fleurs,
Son orgueil racontaient de glorieux périples.

Or quand elle approcha, je vis qu'elle était triple.

III

O première ! — hyacinthe où le gel diaphane
Miroite et se rigide en raideurs coruscantes,
Méprisant le désir et l'ivresse profane
Des voluptés et l'ombre aux tièdeurs attirantes,
Tu veux immaculé le hautain piédestal
D'où s'épandra l'indifférence de tes yeux
Surpris de nul Réel attentant à leurs cieux,
Première — ô toi l'Elue un grand soir aromal.

D'une enfance complue à se savoir morbide,
Maigre et qui défierait la sveltesse des joncs,
Si triste — une saulaie où des brises dévident
Le plus aigu refrain de funèbres chansons —

La deuxième se voue aux candeurs équivoques ;
Or ses yeux où l'ennui d'étangs dorés s'évoque
— Eau morne reflétant des villes à l'envers —
Sa bouche, miel en feu qui fleure les fruits verts
Et ton nimbe nocturne, ô sa folle toison,
C'est le charme ambigu d'un très jeune garçon.

Voici ce qu'en des yeux de brume et d'Au-delà,
Mes yeux de convoitise ont lu cette nuit là :
« Je suis la tierce amie et je garde en mon âme
Un peu de la légende apprise à toi, jadis ;
Azur inespéré de l'encre et du calame
Je suis la fleur étrange éclose aux manuscrits ;
Blancheur dès les parcs blancs où la perçut un songe,
Je suis la figurine au sourire vaincu ;
Rythme ancien dont persiste l'inattendu,
Mon âme pour ton âme éprise de mensonge.
Et puis un doigt d'éclair désigne tout là-bas
Une attente affolée et d'autres bras tendus —
Contemple-moi la coupe où tu ne boiras plus :
Je suis Celle qui passe et ne s'arrête pas. »

Reines de mon silence, ô Sœurs que pérennise
L'instant qui mûrit aux treilles d'éternité

Par vos torses cabrés en pâle trinité,
L'Unique règne en vous dont s'embrase l'emprise
Sur mon âme immobile et de minuit : flux d'astres
Epars au fond d'un ciel de pourpres déchirées,
Ruine antérieure et Babel foudroyée...
Les yeux jaunes d'un sphinx surveillent son désastre.

Puis elle est un jardin hanté de songes morts,
Aromates trop lents que stimule le soir ;
Une valse bleu sombre où tintent des clous d'or
Les roule raviver en de lourds encensoirs
Votre présence, ardeur qui flamboie en aurore.

Mystère qu'une mer homicide investit,
Triple idole debout sur des mondes détruits,
Mes regards, fleuve noir riche d'ambres et d'herbes,
Enlacent le jardin qui saigne de glaïeuls.
Entre : l'heure t'adore et d'un frisson t'accueille,
Dodone séculaire inclinant sa superbe,
Mes chênes vers ta face ont des gestes d'aïeuls
Et mes pollens fiévreux s'expirent des calices.

Ecoute palpiter le sommeil de mes lys,
Ecoute mon amour pleurer dans les bassins,

Ecoute ma folie, dans les arbres, très loin....
La grand'route se tait où tintaient des galops,
Ton rire d'Irréelle incante le jardin —

Et le soir sidéral tremble comme un sanglot.

IV

Dame d'Illusion, Princesse des prestiges,
Fée-enfant, par le soir merveilleux tu t'ériges
Pour le ravissement des corolles nocturnes.
Souviens-toi : j'étais là comme un dieu taciturne,
Morose devant tes voiles.

Essaims de frelons d'or essorés en étoiles,
Mes désirs frémissaient autour de ton sommeil
Et j'attendais, sur nous, l'innocente lumière
De l'aube et sa fraîcheur et son baiser vermeil...
Et — souviens-toi — c'était hier.

V

HIER, c'est le parc rouge et le palais morose,
La mer féline autour des lourdes floraisons,
Et des souffles imbus d'orage et de poisons
Flagellent les pavots et défeuillent les roses —
Muse, c'est ton orgueil, ta gloire et ta prison.
Dans ce domaine — or fauve et deuil pourpre : mon âme
Ou la tienne, déesse aux doux yeux inéclos —
Fous, ayant bu l'ardeur farouche des pavots,
Nous avons récolté des fruits qui sont des flammes
Cependant que, chargé de songes, tout hier,
Un Argo radieux s'enfuyait vers la mer.

Hier ! — ô soir dernier d'une ivresse qu'adorne
Le prestige écroulé d'un nuage vermeil —

Muse, le sang du ciel ruisselait, le soleil
Épouvantait de flèches d'or le couchant morne ;
Des colombes neigeaient vers ta gorge fleurie,
Des cygnes, dans le vent, chantaient leur agonie
Pour avoir contemplé tes pieds blancs sur la grève ;
Et roulant des parfums et pâmant des sanglots,
La mer, la grande fleur aux pétales de flots,
Élevait à ta lèvre un calice de rêve.

Soir lointain ! fête en vain que l'on crût éternelle...
Muse, l'oiseau Minuit plane au ciel noir hanté
Par la froide ferveur d'une lune cruelle
Et le parc est sinistre où passa ta beauté
Car la Mort s'y promène avec la Volupté.

Sombres comme le seuil des paradis perdus,
Douces comme les fruits d'un verger défendu,
Vers les flots languissants qui pleurent au rivage,
Deux femmes ont paru, belles à ton image.

L'une voilait de deuil sa couronne royale,
Elle portait le sceptre où luisent des opales,
Un songe très ancien sommeillait dans ses yeux —
Et le vent de la nuit caressait ses cheveux.

Nous n'osâmes toucher sa chevelure pâle,
Et ses yeux d'infini nous firent un peu peur...
Et nous ne savions pas qu'elle était notre sœur.

Éparpillant au loin, parmi les vagues folles,
Des feuillages dorés et de vierges corolles,
Offrant sa forte bouche où fleurit le baiser,
La deuxième eut pour nous d'irritantes paroles
Et son rire tintait dans le parc embrasé.

O spectre dont les yeux sont pareils à des songes,
O fantôme qui rit d'être et d'avoir été,
O Mort et toi, sa sœur, vivace Volupté,
Entrez dans ce domaine où régna le mensonge...

Déesse, viens, quittons ce palais qui s'écroule
Parmi les pavots lourds et les roses que foulent
Indolemment la Mort avec la Volupté ;
Puisqu'une lune froide appâlit ta beauté,
Puisque l'âme n'est plus que nous avions élue,
Nous saurons retrouver la patrie inconnue :
La douce île exilée où les rois sont des anges.
Partons...

Quoi, tu te tais, tu détournes la tête,

Un très sombre infini règne en tes yeux étranges...
Ton rire tinte au parc embrasé, tu es prête,
Arrachant de ton front mes lys et mes soucis,
A jeter ton orgueil aux pieds de celles-ci ?...

Embrasse tes deux sœurs et reste dans leurs bras :
Les colombes ont fui... *je ne te connais pas !*
Adieu...
Mais ô vous Trois qui me fûtes l'Unique,
La grande Isis gardant aux plis de sa tunique
Les choses que l'on sait et que l'on ne sait pas,
Vous Trois ! voyez surgir — cependant que s'endort
Le murmure étoilé de la nuit paresseuse —
Un dieu mystérieux debout dans l'ombre d'or...

Argo s'efface au loin de la mer orageuse,
L'aube moire d'espoir la tristesse des marbres...
Un enfant solitaire a passé sous les arbres. —

Aurore ! ton enfant chante un chant radieux
Car un astre nouveau s'éveille dans ses yeux.

VI

VÊTS-TOI de deuil, Octobre, accourez, vents d'automne !
Où est l'Aurore ? où, celui-là qui s'en allait
Charmant des oiseaux fous dont le ramage étonne ?...
L'adolescent s'assied sur ton seuil, ô palais
Ecroulé parmi l'ombre déserte et l'automne.

Les arbres inquiets lui dictent sa tristesse,
Les flots indifférents chantent bizarrement
Et vers les lointains gris un fantôme se dresse
Qui parle... Est-ce une voix ou la plainte du vent ?

« Insensé, quelle ardeur à te frapper toi-même !
La vie a dispersé tes Princesses de rêve :

Celles-là qui venaient, belles comme un poème,
S'en vont chassées, s'en vont boîteuses par les grèves ;
Mais moi qui fus ton âme et moi qui fus leur âme,
Moi, le mensonge amer de la réalité
Je reste et je te dis : « Prends garde, en vérité
Le rameau s'est flétri — et me voici la Femme. »

L'adolescent frissonne aux clameurs de l'automne,
Ses mains effeuillent des pavots morts sur les flots :
Désormais c'est la Vie et la Femme et l'Automne —

Et le soir sidéral tremble comme un sanglot.

Paroles vers l'Ombre

La couronne dernière — dans la brume — et le voile
De la Dame qui est passée...



I

Le vent d'hiver chevauche des nuées par la plaine :
Cela crie et cela pleure et cela se plaint...
Des musiques passent en tourbillons, tristes et vaines —
Et vain le vent, vaine la plainte et les pleurs vains
Par la plaine.

Musiciens de mon désir, cassez les violes,
Jetez les cuivres avx fossés,
Aussi ces flûtes où notre ennui se console —
Ecoutez la chanson des trépassés :
Le vent d'hiver ricane à perdre haleine
Par la plaine.

Baladins de mon plaisir, prenez la fuite,
A quoi bon désormais mon rire et vos chansons ?
La coupe est vide — ô vins trop doux, amers ensuite ! —
Toute illusion se meurt en prison
Et l'âme tombe en pâmoison...
Ecoutez tous ! — le vent s'apaise et souffle à peine
Par la plaine.

Pour voir encore l'image qui recule
Et va s'évanouir dans le ciel rougissant,
L'adolescent s'assied au bord du crépuscule,
Anxieux de tant d'or, de rubis et de sang....

Le vent d'hiver épand de froides laines
Sur la plaine.

II

Ton âme surgira, sans doute, au soir mourant
Où tu crus déflorer un soleil virginal
Et le soir, sans doute, se fera plus mourant
Et tu te sentiras d'autant plus virginale.

Mais tes soirs ! les toucher : qu'il soit une main maigre
Touchant quelque rougeur qui frissonne au ciel froid...
Toi, ton ombre sur la fenêtre est blanche et maigre
Et j'appelle l'Eté sur nous deux — et j'ai froid.

Si, au moins, écartant ta chevelure folle,
Tu dévoilais l'Islande verte de tes yeux —
Or tu parais éprise des pénombres folles
Et les clartés du Nord s'entêtent dans tes yeux.

Je sais d'énormes fleurs où l'or poisse et dégoutte,
Je sais les soleils vieux qui se meurent d'ennui —
O Ma Dame, tais-toi qui verses goutte à goutte
L'ardeur des vieux soleils et l'or des soirs enfuis.

Non, parle, car j'ai soif encor des lèvres fraîches
Où frissonne l'oiseau farouche du baiser...
Mais tes lèvres pourtant qui me furent très fraîches
A des fantômes fols offrirent leur baiser.

A présent, je voudrais du sang sur ton corps pâle,
Qu'un collier de corail naisse de tes blessures —
Mais tu ris et j'ai peur alors de l'éclair pâle
De tes dents, souvenir de divines morsures.

Ah ! donne encore un peu la fraîcheur de tes lèvres —
Je courbe mon orgueil devant ta vanité
Pour avoir sur ma bouche encore un peu tes lèvres —
Et je crois que les fantômes sont vanité.

En tes yeux j'ai trouvé la clarté des étoiles
Qui sommeillent au fond des cieux immaculés,
Et je t'enlace et tu restes immaculée
Car même en m'insultant tu craches des étoiles...

Sombre amour, triste amour, morne comme un étang !
O tourment : souvenir où sanglote un regret —
Mais les blancheurs de ton doux corps font mes regrets...

Quelle est l'Ophélia qui flotte sur l'étang ?

III

PAR l'ombre vague où vont des formes,
J'éperds mes regards assoiffés de toi :
Silence, Solitude et Male-Norme
Me parlent de toi...
Est-ce ta voix qui chante en ma folie ?
Est-ce ton front pâle sur l'oreiller ? —
Une vieille est assise au foyer
Et son nom : Insomnie.

Notre chambre a gardé ton arôme,
Dans la glace a passé ton fantôme...
Non, la chambre est vide et la glace ment...
La lune me fixe ironiquement.

Dormir ! et que tu viennes en songe
Parmi l'azur et la chanson des matelots
Vers la grève ancienne où s'allonge
La paresse féline des flots.
Dormir ! m'oublier dans tes bras,
Baiser tes seins harmonieux,
Et retrouver mon âme dans tes yeux ! —
Mais le sommeil est mort et tu ne viendras pas.

Il faut veiller, il faut saigner,
Souffrir ton souvenir vivace en ma folie :
Une Vieille s'est assise au foyer
Et son nom : Insomnie.

IV

O regards de prière ! ô cheveux parfumés !...
— Quel présage de sang vers ces folles nuées
Qui voilaient une lune en leurs affres noyée ! —
Voici venir la Nuit tueuse de Beautés.

O regards suppliants... mourront-ils, dis, trop frêle,
Comme toi, comme moi, mourront-ils cette Nuit ? —
Les oreillers de fleurs et les rideaux vermeils
Saignent du souvenir de nos bouches unies,

Car vois-tu, mon enfant, nous avons trop aimé,
Trop souffert, trop pleuré l'un par l'autre, et sans doute
Que si nous délaissions cet amour abhorré,
Nous le retrouverions au détour de la route.

Que fais-tu là ? Pourquoi ces regards de détresse ?
Pourquoi ces pleurs encor dont je sais le mensonge ? —
Moi je suis lâche, et si tu m'offres ta faiblesse,
Mon âme veut ton âme et s'y penche et s'y plonge...

Va-t'en, ôte tes mains fraîches comme des roses ;
Je voudrais tant dormir délivré de tes lèvres
Très loin... Qu'une neige d'oiseaux chastes se pose
Sur mon cœur convulsif et sur mon front de fièvre.

Va-t'en, détourne-toi vers l'ombre maternelle,
Cache ta face et tes regards trop radieux —
Les oiseaux sont-ils là : j'entends chanter des ailes...
Va-t'en chez les démons rieurs qui sont tes dieux.

Mais non, reviens ! garde la Nuit dans tes cheveux,
La Nuit et les parfums et juillet embrasé,
Rends-moi tes yeux profonds et ta bouche, je veux
M'ensevelir dans le tombeau de tes baisers.

L'ombre est toute sanglante où tremblent des étoiles,
Une haleine de mort agite les rideaux,
Un rire d'épouvante éclate — et se dévoile
Un ange agonisant qui défend un Rameau...

Vois, c'est le châtiment : ô volupté des plaies
Qui saignent largement sur nos corps enlacés,
Et voici : notre amour mêlerait, s'il pouvait,
Tout ce sang d'aujourd'hui avec tout le passé.

L'ombre rouge ruisselle et luit comme une mer,
Le rire se déchire et se meurt en murmures...
Larmes froides... sueur... et terreur de la chair...

Et ton sang et mon sang rougissant les draps purs.

V

Le matin, comme un enfant de lumière,
Le matin, comme un enfant de pardon,
Descend des cimes coutumières
Poser ses mains fraîches sur nos deux fronts.

Le matin rit un rire d'Avril
Dans le ciel clair — rose et verte ironie —
Ah ! vois s'ouvrir cette porte, ah ! magie
Vers un pays de soleil puéril.

Toi si blanche, et moi si pâle, partons ;
Entends-tu pas quelle oraison :
Le matin chante en la chanson des brises —
Et voici les coteaux de la Terre Promise.

Mais ta blancheur est d'une morte,
  Mais ma pâleur est d'un mort...
Doux matin d'or ferme la porte
Puisqu'elle et moi nous sommes morts.

A la Tristesse

Et voici les coteaux de la terre promise.



I

Des oiseaux blancs et des parfums mélancoliques
Volaient indolemment autour de ton sommeil ;
Nous avions parcouru des pays sans soleil —
O brume, ô goëlands, ô pâleurs idylliques.

Aujourd'hui c'est la fleur étonnée et l'Aurore :
Voici d'autres pays — chantez, vagues vermeilles ! —
Et des rêves dorés aux murmures d'abeilles
Nimbent de blonds enfants que ton silence adore.

Ma Dame, allons tous deux par ces grèves étranges,
Ecoute palpiter de nouvelles colombes —
Tous nos pensers mauvais s'endorment dans leur ombre
Et pour ces paradis nous renaissons des anges...

Et pourtant je fuirai, triste — selon la lune —
Le beau songe embaumé bruissant vers ta face....
O toi, tu m'apparais quelqu'une qui s'efface....

Entends-tu quel vent noir s'éplore par la dune?...

II

SUR tes genoux, ô Tristesse,
Je pose mon front souffrant :
Tes mains — paresses, caresses —
Guérissent mon front souffrant.

Tristesse, en tes flots tremblants,
Que ton eau lave ma fièvre —
Je sens déjà sur mes lèvres
La fraîcheur des cieux nouveaux.

Hier, au fond des cieux nouveaux,
J'ai capté de blancs oiseaux
Gardiens des mers boréales...

Depuis, vers des femmes pâles
Je vais parmi les oiseaux.

O Tristesse dorloteuse,
O charitable Menteuse,
Garde mon âme du Réel,
Pose tes mains sur mon rêve,
Donne-moi l'aube de tes yeux :
J'y vois passer sur l'or des impossibles grèves
Des anges nimbés de cieux.

III



OR le vent sanglotait parmi les peupliers —

Drapé de silence, le Soir songeait à des choses de crépuscule
Et parmi les nuées — blancs colliers déliés —
Un doigt sur la bouche et, dans les yeux, la Détresse,
Vous me faisiez signe, obscures destinées.

Tristesse, tu revenais d'un baptême, ce dimanche
Assoupi dans les paresses d'or de l'automne :
Tu vis que je pleurais et que je frissonnais
Et tu me délivras de mon lourd cœur blessé —
Et tu le pris, mon cœur, entre tes mains d'automne.

Ce soir où les Destins m'ont fait signe dans l'ombre,
Aux chants du rouge-gorge et du chardonneret,
Tu fleuris mes chemins, Tristesse immaculée,
D'une pourpre de fleurs lumineuses dans l'ombre...

Or le vent sanglotait parmi les peupliers.

IV

UNE viole amoureuse
Vibre encor au long des plaines
Qui déclinent, langoureuses,
Vers l'ivresse du couchant ;
A la lisière de la forêt violette,
Des heures se tiennent immobiles
Surveillant mon âme inquiète
D'oiseaux et de femmes graciles.
Il frémit des baisers de sylphes parmi les feuilles,
Un parfum de cheveux a passé dans le vent
Et l'air a des douceurs d'ailes parmi les feuilles —

Des cloches de cristal s'exilent dans le vent.

Le soir ondule, funèbre comme un prélude
A des symphonies de fantômes —
Quelqu'un est mort en moi dont je suis le fantôme
Et mes pieds ne connaîtront plus
Les tranquilles sommets de la mansuétude...

La viole d'amour expire en soupirant
Vers l'ombre riche de caresses...

Sur tes genoux, ô Tristesse,
Je pose mon front souffrant.

Départie

Garde que la dame soit réelle...



Un soir grave est venu tout escorté d'étoiles,
Un soir aux encens de songe et de printemps ;
O douceur : la brume flottait comme des voiles
Abandonnés par des vierges s'enfuyant :
Des cygnes noirs striaient le crépuscule orange.
Le vent embouchait des flûtes étranges,
Lourdes de rosée et de miel odorant,
Pareilles à des balles d'or passaient des abeilles...
Et le soir m'a parlé de toi longtemps — à l'oreille.

Je ne sais plus pourquoi tu m'apparais si belle,
Je ne sais plus pourquoi je t'aime :
Je sais qu'une atmosphère ardente et mortelle
T'enveloppe et te caresse et t'entraîne
Vers mon amour semblable à de la haine.

Oh ! qu'est-elle auprès de toi, cette nuit qui médite
Sous les ombrages inquiets de la sylve séculaire ?

Qu'est-ce encor l'aube pâle et charmante aux fenêtres
De la maison triste qu'habite
La rustique fille d'Agamemnon —
Puisque voici ton front ?

Qu'est-ce, l'aurore parmi ses aigles rouges
Irradiés au vertige des cieux ?
A quoi bon ce parterre pourpré qui bruit et bouge
Sous un jeune soleil merveilleux ?
Puisque voici la splendeur de ta bouche.

Je ne sais plus pourquoi tu m'apparais si belle,
Je ne sais même plus si tu es une femme ;
Mais je t'aime, et j'aime cette ferveur mortelle,
Cette fièvre
Qui vient de tes yeux et de tes lèvres —
Et qui vient de ton âme

Des golfes sacrés sommeillaient dans la neige,
Là-bas au Nord ;
Ils s'éveillent et tressaillent vers toi, les golfes de Norvège
Car ils te veulent sur leurs bords ;
Et les beaux lacs immaculés, les lacs très bleus
Eteignent les fêtes de leurs ports

Et s'enténèbrent envieux
De l'ombre d'or de tes yeux.

J'ai vu des viornes fauves suspendues aux branches
Des lilas nouveaux,
J'ai vu les pommiers frissonner et des avalanches
De fleurs roses illuminer leurs rameaux.
Mais, depuis, j'ai vu la floraison pâle de tes seins
Et leur bouton pareil à la fraise des bois...
Loin de moi le souvenir des viornes lascives, plus loin
La fleur des pommiers — puisque tes seins,
Je les presse et je les bois.

Ne me parlez pas de la sylve séculaire
Si grande qu'on n'en sait pas la fin ;
J'ignore désormais la naïade et son antre et de quel air
Gracieux elle fie aux Aegypans latins
Les songes murmurés de sa source ;
Mon âme est ailleurs et mon cœur repousse
Tout cela qui mourut aux anciens jours ;
Car l'Enfant passe printanière et désirante,
L'Enfant s'offre comme une grenade rutilante
Et j'ai cueilli ce fruit d'amour.

Mais je ne sais plus... Pourquoi est-elle belle ?
Pourquoi repose-t-elle entre mes bras,
Avec la langueur de sa chevelure dénouée,
Et ses yeux de soie et sa bouche embaumée
Et ces phrases balbutiées tout bas,
Et toute cette extase mortelle ?

Mon enfant, brisons cette chaîne fleurie,
Quittons-nous, emporte le calice en feu de notre rêve :
Ce baiser qui brûlait sur nos bouches unies —
Un astre de malheur à l'horizon se lève.

Enfuis-toi vers la nuit palpitante de soleils,
Prends mon cœur avec le tien et donne-les à cette ombre
Eblouissante de rayons bleus et de rayons vermeils
Et qu'habitent des archanges sombres
Moins beaux que toi.

Mais tu as peur d'aller *là-bas*... » Ton âme a froid
Dis-tu, ton âme toute souffrante,
Ton âme toute mourante
Ne peut vivre qu'en se donnant
Et si tu pars c'est malgré toi. »

Moi je reste, moi, que suis-je, te perdant ?...
Moi, mon âme est une aile qui traîne,
Moi mon âme est une feuille qui tremble...
Qu'importe ! je te vois : tu voles parmi l'haleine
Grisante des soirs parfumés — il semble
Que tu es la lune sur la pâleur des plaines
D'un pays habité par notre rêve ;
Il semble que tous les oiseaux du ciel t'environnent
Et t'enlèvent ;
Il semble que les collines de velours te préparent un trône,
Tu seras, *là-bas*, sous un dais murmurant d'yeuses,
L'Eternelle, la Silencieuse,
La Radieuse.



Épilogue

Je sens déjà sur mes lèvres
La fraicheur des cieux nouveaux.



Mon âme, il semble que vous êtes un jardin :
Nécropole aux corolles automnales d'un rêve
— Oh ! vraiment, d'un vain et vieux rêve —
Déclive vers les voix de mort qui se lèvent,
Eparse en l'or sanglant d'un soir lointain,
Mon âme, il semble que vous êtes un jardin.

Des fleurs folles de joie et des fleurs tristes
Sont là, toutes pareilles à des souvenirs ;
On dirait que quelqu'un viendra les cueillir...
Mais non : l'on dirait que quelqu'un est venu qui fut triste,
Et n'osa les cueillir.

Il n'est plus, depuis longtemps, le rire des lilas légers ;
Jardin meurtri ! une eau d'ennui s'endort sous tes acacias
Qui finissent de s'effeuiller,
Et, là-bas, sous les saules maigres il y a
Une eau plus morne où voguent des cygnes aveugles —
Et les saules ont l'air d'être des mains d'aveugles...

La nuit monte belle et sombre comme un désir :
Toutes les fleurs ont peur de mourir
Car voici s'allumer l'Etoile noire — ô quelle Etoile ! —
Car voici les regards flétris, les lèvres enfiévrées,
La couronne dernière — dans la brume — et le voile
De la Dame qui est passée...

Qu'ils se hâtent vers ces parterres pâles
Tout le Nord, les nuées hagardes et l'ombre
Et le gel et tes flèches hiémales,
Neige, chasseresse aux cruels yeux pâles —
Et que les voix de volupté soient des Vierges qui pleurent...

Pourtant, ô promesses d'un été d'héliotropes vers demain,
Pourtant vous — vos cygnes et vos saules
Et vos fleurs d'inquiétude où le vent se désole —
Aux ors poignants d'un soir lointain,
Mon âme, il semble que vous êtes un jardin.

Paris, avril 1891 — octobre 1892.

TABLE

Pages.

Cloches dans la Nuit :

Apologue 7
Motifs. 13
Sillages 15
En Déshérence 51
Le Rituel. 77
La Chanson de Nirvanâ 91

Une belle Dame passa :

Note 107
Prologue 109
L'aventure 115
Les chansons de l'aventurier 127
Soir Trinitaire 135
Paroles vers l'ombre. 151
A la tristesse 165
Départie 175
Épilogue 183

ANNONAY. — IMPRIMERIE DE J. ROYER.



Catalogue Général

des

publications

de la

Société anonyme « La Plume »

31, Rue Bonaparte, 31

PARIS

Octobre 1897

10. — **Adrien Remacle** : *La Passante :* roman d'une âme, frontispice à l'eau-forte de Odilon Redon, tir. à 420 ex. num. : 20 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 400 ex. sim. hol. à.............................. 3 fr. »

11. — **William Vogt** : *L'Altière Confession,* prose, portr. de l'aut. gravé à la pointe-sèche par Marcellin Desboutin, tir. à 262 ex. num. : 12 ex. Jap. imp. à 20 fr. ; 250 ex. sim. jap. à............... 3 fr. »

12. — **Paul Vérola** : *Les Baisers Morts,* poésies, front. à l'eau-forte de Felicien Rops, tir. à 262 ex. num. : 12 sur Jap. imp. *(épuisés) ;* 250 sur sim. hol. (rares) à.................................. 5 fr. »

13. — **Albert Lantoine** : *Elisçuah,* éthopée hébraïque, portrait de l'auteur par Côte-Darly, tiré à 307 ex. numérotés : 7 sur Japon à 10 fr. et 300 sur simili-hollande (rare),................................ 3 fr. »

14. — **Jules Laloue** : *Le Clavecin,* poésies, tiré à 302 ex. numérotés, 2 sur japon (épuisés) : 300 sur simili-hollande à................................ 3 fr. »

15. — **Emmanuel Signoret** : *Vers dorés,* 4 ex. sur Japon à 10 fr. et 400 ex. sur vélin fort, à....... 3 fr. »

DEUXIÈME SÉRIE : (in-16 jésus, vélin)

1. — **Henry Becque** : *Souvenirs d'un auteur dramatique,* un fort vol. 240 p........................ 5 fr. »

2. — **Mathias Morhardt** : *Le Livre de Marguerite,* poème, pointe-sèche d'Alexandre Périer, 12 ex. sur Japon impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à..... 5 fr. »

3. — **Laurent Tailhade** : *Au Pays du Mufle,* édition complète, revue et considérablement augmentée, illustrée de quatorze compositions de Hermann Paul, 15 ex. Japon à 20 fr. ; 100 ex. Chine à 12 fr. ; 1.000 ex. vélin à................................ 5 fr.

4. — **Paul Verlaine** : *Epigrammes,* poésies, frontispice de F.-A. Cazals, 20 ex. Japon impérial à 20 fr. ; 15 ex. sur Chine à 15 fr. ; 15 ex. sur hollande à 10 fr. ; 1.000 ex. vélin à...................... 3 fr. 50

5. — **Emmanuel Signoret** : *Daphné,* poèmes, portrait par Alexandre Séon, 5 ex. Japon *(épuisés),* 2 ex. Chine à 12 fr. ; 500 ex. vélin à............ 3 fr. 50

6. — **Hugues Rebell** : *Union des Trois Aristocraties,* étude sociale, 10 ex. Hollande *(épuisés),* 1.000 ex. vélin à.. 2 fr. »

7. — **Adolphe Retté** : *L'Archipel en fleurs,* poèmes, portrait par Léo Gausson, tir. à 5 ex. japon (20 fr.), 5 ex. holl. (12 fr.), 550 ex. vélin d'Angoulême à.. 3 fr. 50

8. — **Paul Vérola** : *Horizons,* poèmes, portrait en héliog. tiré à 12 ex. japon avec deux tirages du frontispice (20 fr.) et 350 ex. vélin teinté à....... 3 fr. 50

9. — **Ernest Raynaud** : *Le Bocage,* poèmes, tirage à 405 ex. 5 sur japon (20 fr.), et 400 sur vélin à.... 3 fr. 50

10. — **Henri Mazel** : *Flottille dans le Golfe,* poèmes en prose, 10 ex. sur Japon Impérial à 20 fr. et 400 ex. vélin à.................................. 3 fr. »

11. — **Léon Riotor** : *Le Sceptique loyal,* complément du *Parabolain,* philosophie sociale.............. 2 fr. »

Il a été tiré de cet ouvrage quelques exemplaires du format et du papier conformes à celui du *Parabolain.*

12. — **Paul Vérola** : *L'Ecole de l'Idéal,* comédie en 3 actes, en vers, représentée par le théâtre de l'Œuvre en 1895, 12 ex. japon à 20 fr., 400 ex. vélin à. 3 fr. »

Deuxième édition différant légèrement de la première.

13. — **Henri Mazel** : *En Cortège,* contes, 10 ex. sur japon à 20 fr. et 400 ex. velin à .... 3 fr. »

14. — **Dauphin Meunier** : *Bréviaire pour mes Dames,* poésies, 2 lith. d'Albert C. Sterner, 4 ex. japon à 20 fr. (épuisés), 46 ex. holl. à 6 fr. et 250 ex. vélin à.. 3 fr. 50

15. — **Henri Mazel** : *La Frise du Temple,* poèmes en prose, 10 ex. japon à 10 fr. et 350 ex. à......... 3 fr. »

16. — **Adolphe Retté** : *Similitudes,* dialogues libertaires, 5 ex. holl. à 10 fr. et 400 ex. velin à.... 3 fr. 50

17. — **Gaston Dubreuilh** : *L'Ecole du Dilettante,* essai de philosophie critique sur la Musique........ 3 fr. 50

18. — **Charles Courtry** : *Boutet embêté par Courtry,* lettres familières en vers avec cent dessins de l'auteur, préface de Léon Maillard, 2 eaux fortes de Henri Boutet et couverture et une eau-forte de Charles Courtry ; 50 ex. japon avec 3 états de chacune des planches (épuisés), 350 ex. vélin français à...................................... 7 fr. 50

Edition de grand luxe sortant des presses de la maison Chamerot et Renouard. (V. le n° 25 plus loin, même série).

19. — **Adolphe Retté** : *La Forêt bruissante,* poèmes, 4 ex. sur japon à 12 fr. et 1.000 ex. vélin d'Angoulême à.................................... 3 fr. 50

20. — **Johannès Gravier** : *Simon Deutz,* drame historique en 8 tableaux, précédé d'un manifeste littéraire. Nombreuses illustrations d'après des estampes de la Bibliothèque Nationale. Tirage à 12 ex. sur hollande à 12 fr. ; 300 vélin à......... 4 fr. »

21. — **Charles Ténib** : *Les Amours errantes,* poésies. 2 ex. japon hors commerce et 350 ex. ord....... 3 fr. 50

22. — **Maurice du Plessys** : *Etudes Lyriques,* poèmes, 6 ex. japon, 12 fr. et 750 ex. ord. à....... 3 fr. 50

23. — **Paul Verlaine** : *Chair,* dernières poésies, frontispice de Félicien Rops, 12 ex. sur japon avec 2 tirages du frontispice, 6 fr. *(épuisés).* mille ex. vélin d'Angoulême à........................... 2 fr. »

Cette première édition est sur le point d'être épuisée.

24. — **Gustave Randanne** : *Les Rêves fols,* 350 ex. sur vélin à.................................... 3 fr. »

25. — **H. Devillers et Henri Boutet** : *Echange de Cartes,* impressions de Bretagne et de Paris. Préface de François Coppée, de l'Académie Française. Dix pointes sèches de Henri Boutet. Tirage à 50 ex. sur japon (contenant chacun 2 états de chacune des pointes sèches et deux des cartes manuscrites qui ont été échangées par les auteurs : prix 30 fr. et trois cent cinquante ex. sur vélin français Prix. 10 fr. »

26. — **A. Retté** : *Aspects,* essai de critique littéraire et sociale, 1 fort vol........................... 3 fr. 50

27. — **Albert Boissière** : *L'Illusoire Aventure,* vers, 10 ex. japon à 20 fr. et 350 ex. vélin à.......... 3 fr. 50

28. — **Michel Abadie** : *Les Voix de la Montagne,* poésies, 25 ex. hollande à 10 fr. et 350 ex. vélin à. 3 fr. 50

TROISIÈME SÉRIE : (in-8o jésus, vélin ou simili hol.)

1. — **Jean Moréas** : *Eriphyle,* poème suivi de quatre sylves, 25 ex. Japon à 10 fr. 10 ex. chine à 8 fr. 10 ex. Wathman à 7 fr. et 650 ex. simili-hol. à. 3 fr. »

2. — **Félix Régamey** : *Le Cahier rose de Madame Chrysanthème,* (Ill. de l'auteur). 12 ex. japon avec au faux-titre une aquarelle orig. (20 fr.), 10 ex. Chine, avec un dessin original à l'encre de Chine (15 fr.), 10 ex. Hollande avec double état du front. (12 fr.) et ex. ord. à.............................. 3 fr. »

3. — **Raymond de la Tailhède** : *De la Métamorphose des Fontaines,* poème suivi des Odes et des Sonnets, fleurons d'après l'antique, tirage à 1 ex, parchemin (hors commerce), 25 ex. japon (20 fr.), 5 ex. chine (15 fr.) et 650 ex. sur vélin glacé à..... 4 fr. »

4. — **Edmond Rocher** : *La Chanson des Yeux Verts,* poèmes illustrés. Glose de Paul Redonnel. Tirage à 10 ex. japon à 20 fr. avec une aquarelle originale au faux-titre et 350 ex. vélin d'Angoulême à... 5 fr. »

5. — **Hugues Rebell** : *La Clef de Saint Pierre,* ballet ; ill. en couleurs de A. Detouche, A. des Gachons, A. Rassenfosse, J. Sattler et Ulm, 20 ex. hollande à 12 fr. et 500 vélin à............... 5 fr. »

(NOTE : *Le Bocage, l'Union des Trois Aristocraties, Eriphyle, Etudes Lyriques* et *La Métamorphose des Fontaines,* sont estampillés de la Minerve, sceau de l'Ecole Romane française.)

Le Tombeau de Charles Baudelaire. Tirage strictement limité au nombre des souscripteurs. 30 ex. sur japon à **50** fr. ; 15 ex. sur Chine à **40** fr. et 200 vélin d'Angoulême à 15 fr. »

(Ce volume comporte un frontispice de Félicien Rops, un portrait inédit de Baudelaire et une page de dessins du même, une remarquable étude sur les *Variantes* de l'œuvre de Charles Baudelaire par le prince Alexandre Ourousof, des poèmes et proses inédits des Maîtres de la littérature contemporaine et tous les poèmes interdits, rares et inédits de Charles Baudelaire. Il nous reste quelques exemplaires).

SÉRIE DÉFINITIVE : (format 0.183 sur 0.125)

1. — **Adolphe Retté** : *Promenades subversives,* sociologie critique, 4 ex. hollande à 8 fr., 1.000 ex. vélin, à .... 1 fr. »
2. — **Jean Moréas** : *Les Cantilènes,* poésies, tir. à 10 ex. japon ornés d'une reliure spéciale de Pierre Roche, à 50 fr. (*épuisés*) et 1.000 ord. à .... 3 fr. 50
3 — **André Veidaux** : *Véhémentement,* poésies, avec un portrait de l'auteur par Duclos, 4 ex. sur japon à 7 fr. 50 et 350 ex. vélin d'Angoulême.......... 3 fr. »
4. — **René Boylesve** : *Les Bains de Bade,* petit roman d'aventures galantes et morales, frontispice de R. Fougeray du Coudray, 5 ex. sur chine (épuisés) à 12 fr., 10 ex. holl. (épuisés) à 10 fr. et 500 ex. vélin d'Angoulême à.................... 3 fr. »
5. — **G. de Raulin** : *Owanga,* roman de mœurs exotiques, couverture en couleurs de Léon Lebègue.. 3 fr. 50
6. — **Jacques Ballieu** : *Le Rituel,* poésies......... 3 fr. 50
7. — **Georges Roussel** : *A l'Essai,* nouvelles....... 2 fr. »
8. — **Adolphe Retté** : *Campagne Première,* poésies. 3 fr. 50
9. — **E. Raynaud** : *Le Signe,* poésies.............. 3 fr. 50
10. — **Etienne Pagés-Lechesne** : *Autour du Cœur,* roman.. 3 fr. »
16. — **A. D. Bancel** : *Le Coopératisme devant les écoles sociales ;* préface de Jean Grave, tiré à 503 ex. trois sur japon (hors commerce) et 500 ordinaires à.................................. 1 fr. 50

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires.

17. — **André Veidaux** : *La Chose filiale,* pièce en prose (1re partie d'une tétralogie : La Famille... 3 fr. 50
18. — **Albert Lantoine** : *Les Mascouillat,* roman.... 3 fr. 50
19 à 21. — **Henry Becque** : *Théâtre Complet,* 3 vol. chacun.................................... 3 fr. 50
22. — **Jean Moréas** : *Le Pèlerin Passionné,* poésies 3 fr. 50

SOUS PRESSE :

Adolphe Retté : *Œuvres complètes*, tomes I et II.
— — *Treize idylles diaboliques.*
Jean Moréas : *L'Histoire de Jean de Paris*, roman.
Emile Blémont : *Mariage pour rire*, comédie en un acte en vers, illust, noir et coul. de Emil Causé.

Bibliothèque de « La Plume »

Jules Alby : *La Glèbe* (Etudes vraies), poésies, 25 illustrations, tirage à 4 ex. japon *(épuisés)* et 500 ex. ordinaires à.. 3 fr. 50
Paul Arden : *Vieilles Amours*, roman............... 3 fr. 50
Auguste Barrau : *Vierge il l'a laissée*, proses, couverture en couleurs et croquis de l'auteur ; ill. de V. Richard, G. Scheul, Pol Noël et Paul Gagnot, un vol. papier simili-japon...................... 3 fr. »
Claude Berton : *Défunt Grand-Papa*, comédie en 3 actes, en prose, représentée sur la scène du Théâtre-Libre, saison 1895 ; couv. illustrée de H.-G. Ibels.. 3 fr. »
Rémy Broustaille : *Poésies de becs de gaz (hors commerce).*
Du Même : *Bizarres*, proses et vers, un fort vol. in-18 jésus, avec portrait................................ 3 fr. 50
Joseph Canqueteau : *Chansons*, préface d'Aurélien Scholl, couverture en couleurs de Gaston Noury, dessins dans le texte et hors texte, de Fernand Fau, Léon Lebègue, et Gaston Noury, un beau volume in-18 sur simili-hollande à............... 3 fr. »
Jean Carrère : *Premières Poésies*, (Poésies complètes), un vol. in-18 jésus.............................. 3 fr. »
Il a été tiré de cet ouvrage 12 ex. Hollande à grandes marges avec pointe-sèche frontispice en deux états par Léon Lebègue, le vol............. 12 fr. »
F.-A. Cazals : *Iconographie de Laurent Tailhade*, 12 dessins originaux avec préface inédite de Stéphane Mallarmé, in-4° couronne : 10 ex. Japon *(épuisés)* ; 10 ex. hollande à 6 fr. ; 100 ex. Chine à......... 3 fr. 50
Vicomte de Colleville : *Ephémères*, poésies, préfaces de Paul Verlaine et de Léon Deschamps, un vol. in-12, simili-hol. avec portrait................... 3 fr. »
S. Delaville : *Etude critique sur Félicien Champsaur*, plaquette ornée d'un portrait en simili-gravure par F. Rops.. 1 fr. »
Jean Delville : *Le Frisson du Sphinx*, poésies....... 3 fr. 50
Georges Docquois : *Le Congrès des Poètes*, avec un portrait de Paul Verlaine par F.-A. Cazals, in-16 gr. jésus.. 3 fr. »

Le n° de *La Plume* consacré à Paul Verlaine contient le 2me Congrès des Poètes et complète le volume ci-dessus.

Léon Durocher : *La Marmite enchantée,* comédie en un acte, en vers, une plaq.......................... 1 fr. »

Du Même : *Le Rameau d'Or,* poème musicomachique, ill. par Vignola, une plaq.......................... 0 f.. 50

Du Même : *La Légende du baron de Saint-Amand,* illust. de Léon Lebègue, une plaquette........... 0 fr. 50

Henri Erasme : *Ode à Emmanuel Signoret,* une plaquette.. 0 fr. 50

Aristide Estienne : *Bréviaire du Cœur,* poésies, préf. de Léon Deschamps, front. de Andhré des Gachons, in-12, sim. hol. tir. à 250 ex. ; l'ex........ 3 fr. »

Jacques des Gachons : *L'Art décoratif aux Salons de 1895* (front. de Andhré des Gachons) in-8 raisin.. 1 fr. »

Alfred Gauche : *Au Seuil des Paradis,* poésies, front. à l'eau-forte par Georges Griveau, format album, tir. à 300 ex. sim. hol.......................... 3 fr. »

(Il a été tiré 4 ex. Japon non mis dans le commerce).

André Ibels : *Chansons colorées,* poésies, avec une couverture en lithog. de H.-G. Ibels..... .... 2 fr. »

Il a été tiré 25 ex. Japon à..................... 6 fr. »

Du Même : *Ode à Emmanuel Signoret,* avec un portrait de E. Signoret par H.-G. Ibels, une plaq... 0 fr. 50

Jean Jullien : *L'Echéance,* comédie en 1 acte, en prose .... 1 fr. »

Pierre Lamarche : *Cousins et Cousines,* roman, un beau vol. in-18 jésus illustré par Jules Sylvestre, Grasset, Lebègue, E. Rocher, Félix Régamey, etc. 3 fr. 50

Du Même : *Le Roturier de Pierrepont,* drame en 5 actes, en prose, in-8 carré .... 2 fr. »

Madeleine Lépine : *La Bien-Aimée,* poésies, avec une préface de Léon Deschamps, éd. d'am.......... 3 fr, »

Georges de Lys : *Le Pardon,* 1 acte en vers, 5 ex. japon à 5 fr., 250 simili hol. à.................. 1 fr. 50

Léon Maillard : *La Lutte Idéale* (Les Soirs de « La Plume »), préface d'Aurélien Scholl, cent port. divers par A. Brière, P. Balluriau. E. Bourdelle, F.-A. Cazals, Chide-Albert, F. Fau. Heidbrinck, L. Lebègue, E. Rousseau. A. Séon, A. Trachsel et R. Vallin, in-18.............................. 2 fr. »

Jules de Marthold : *La Grande Blonde,* drame en un acte, en prose. simili-hollande.................. 1 fr. 50

Du Même : *Pierrot Municipal,* comédie en un acte, en vers, 150 ex. sur simili-hollande................ 1 fr. 50

Gabriel Martin : *Pa-Hos et Zu'ella,* légende en vers, ex. sur parchemin (150 fr.), Jap. (20 fr.), hol. (10 fr.). sim. hol.................................. ... 3 fr. »

Stuart Merrill : *Les Fastes,* poésies, un beau volume in-16 raisin, simili-hollande..................... 3 fr. »

Mathias Morhardt : *Hénor,* poèmes, in-18 jésus..... 3 fr. 50

L'Ouvreuse du Cirque d'Eté : *Rythmes et Rires* (l'Année musicale) un vol. in-18 jésus................. 3 fr. 50
Il a été tiré 4 ex. japon à 20 fr.................... *(épuisés)*

Paul Paillette : *Tablettes d'un Lézard*, un beau vol. in-16 jésus, relié, orné, d'un portrait de l'auteur (en lithog.), recueil de toutes les pièces dites par l'auteur aux soirées de *La Plume*................ 4 fr. »

Louis Raymond : *Le Livre d'Heures du Souvenir*, vers, 5 ex. japon à 8 fr. ; 10 ex. holl. à 6 fr. et 100 ex. vélin à................................ 2 fr. »

Paul Redonnel : *Les Chansons Eternelles*, un vol. in-8°, pap. couleur 25 fr. hollande 10 fr. et ordinaire 3 fr. 50

Du Même : *Liminaires*, vers. vol. in-16 carré de 158 pages, tiré à 2 ex. sur papier rose (hors commerce) 25 ex sur holl. à 10 fr. et 389 ex. (rare) à. 2 fr. »

Adolphe Retté : *Paradoxe sur l'Amour*, front. à l'eau-forte de H.-E. Meyer, plaq. de luxe sim. hol. tir. à 146 ex. (hors-commerce)...................... *(épuisé)*.

Du Même : *Réflexions sur l'Anarchie*, une plaq...... *(épuisé)*.

Léon Riotor : *Le Pêcheur d'Anguilles*, poème légende d'après un lied et avec un frontispice de Georges de Feure, tir. à 4 ex. Japon (*épuisés*) et 150 sur simili-holl., éd. d'amateur...................... .. 2 fr. »

Du Même : *Le Parabolain*, in-8 écu, simili-holl. fleurons de Grasset.................................. 2 fr. »

Du Même : *Deux Nomarques de lettres*, (Cladel et Barbey) in-24 jésus............................ 2 fr. »

Du Même (en collaboration avec Ernest Raynaud) : *Noce Bourgeoise*, comédie en un acte, en prose, in-12 allongé, papier vergé soufflé, tiré à 97 ex.. 1 fr. »

Du Même : *Fidélia*, poèmes. Tirage à 110 ex. Dix-sept sur Hollande à 6 fr. ; quarante trois sur vélin à 4 fr. ; cinquante sur papier pelure bise à... 3 fr. »

Achille Segard : *Hymnes Profanes*, poésies, in-8 écu, papier simili-holl. à........................... 3 fr. »

Léopold Selme : *Déroute*, vers, vol. tiré à 100 ex. simili-hollande à............................ 2 fr. »

Voltaire : *Candide*, superbe édition de luxe, 122 p. in-4° (30 sur 40) sur vélin. 150 dessins à la plume de R. Petrucci, tiré à 150 ex. numérotés et signés, le volume........................ ...... 15 fr. »

Notes pour demain :

1 — *Andhré des Gachons*, par Léon Maillard, J.-L. Croze et Marcel Blanchedieu, 1 plaquette de luxe avec trois compositions de Andhré des Gachons et un portrait en phototypie.................... *(épuisé)*.

2. — *H.-G. Ibels*, par Charles Saunier, 1 plaquette de luxe avec 7 dessins de Ibels et un portrait par H. Toulouse-Lautrec............................ *(épuisé)*.

Il a été tiré de cet ouvrage 15 ex. sur Japon à

grandes marges, avec un dessin original encarté. (Epuisé).

Cette collection sera continuée.

Jules Valadon, par Yvanhoé Rambosson, avec la reproduction de deux tableaux de Valadon et un portrait par Henner, 12 ex. japon à 5 fr. et 200 vélin à.................................... 1 fr. 50

La Fin de la Vie : Dix-sept statuettes d'Henri Bouillon, par Yvanhoé Rambosson. Vingt-sept illustrations et portrait de Henri Bouillon, 3 ex. chine (*épuisés*) 12 japon à 6 fr. et 500 à.............. 2 fr. »

ALBUMS ILLUSTRÉS ET LIVRES DE LUXE

Hermann Paul : *La Vie de Monsieur Quelconque*, 10 lith. sur Chine volant, couv. (épuisé)............ 50 fr. »

— *La Vie de Madame Quelconque*, 10 lith. sur Chine volant, couv. (97 ex. num.)...................... 20 fr. »

— *Images pour les Demoiselles*, 10 lith. sur beau vélin, sous couverture......... .... 20 fr. »

Chacun de ces albums est tiré à 100 ex. numérotés, plus un tirage à 5 ex. sur Japon avec une suite sur Chine, souscrits par LA PLUME.

Georges de Feure : *Sous les Ciels brouillés*, album de 10 lith. en couleurs (44 sur 64) préface de G. Rodenbach, tirage à 20 ex. numérotés et signés sur vieux japon, l'album (4 planches ont déjà paru).. 100 fr. »

(La souscription est payable 10 fr. par épreuve, après la livraison).

AFFICHES DU « SALON DES CENT »

(Nous poursuivons la publication d'un album qui comprendra : 50 affiches des maîtres du genre. Parution : une par mois. Format : 1/2 colombier. Prix : ép. avant-lettre sur Japon, signée à la main 10 fr. — sur papier couché 5 fr. ; affiche définitive avec lettre : 2 fr. 50. Les souscripteurs à la série paieront 8 fr. les japon, 4 fr. les papier couché et 2 fr. les ordinaire, payable par trois affiches et d'avance. Affiches parues :

1. — **H.-G. Ibels** : *Le Premier Salon des Cent*, (5 couleurs)................................ (*épuisée*).
2. — **Eugène Grasset** : *Exposition Grasset* (5 couleurs)....................................... —
3. — **Gaston Noury** : *Troisième Salon des Cent* (5 couleurs) .... —
4. — **Jossot** : *Exposition de Boulogne-sur-Mer* (4 couleurs)....................................... —

5. — **G. de Feure** : *Cinquième Salon des Cent* (6 coul.)
6. — **Richard Ranft** : *Exposition R. Ranft* (4 coul.)
7. — **F.-A. Cazals** : *Septième Salon des Cent* (4 couleurs) .... (*épuisée*)
8. — **Edmond Rocher** : *Exposition d'ensemble*, (en bistre).
9. — **Gaston Roullet** : *Exposition de son œuvre*, (4 couleurs) .... (*épuisée*)
10. — **P. Charbonnier** : *Dixième Salon des Cent* (6 couleurs).
11. — **Henri Boutet** : *Exposition de son Œuvre* (col. en haut.) 3 couleurs.
12. — **Léon Lebègue** : *Treizième Exposition* 1|2 col. en lar.
13. — **Fernand Fau** : *Quatorzième Exposition* 1|2 col. 4 coul.
14. — **Ch. Lapierre** : *Exposition des Originaux du « Fin de Siècle* » lith. 4 coul.
15. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Exposition internationale d'Affiches*, lith. 7 coul.
16. — **Andhré des Gachons** : *Exposition de son œuvre*, 5 coul. coloris au patron.
17. — **Paul Berthon** : *XVIIe Exp.* 5 coul. coloris au patron.
18. — **Hermann Paul** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
19. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'ensemble*, lith. 4 coul.
20. — **A. Mucha** : *Exposition d'ensemble*, lith. 5 coul.
21. — **H. de Toulouse-Lautrec** : *Elles*, Exposition de lith.
22. — **Pierre Roche** : *Exposition d'ensemble*, 1er essai d'affiche églomisée.
23. — **Henry Detouche** : *XXIIe Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
24. — **Pierre Bonnard** : *XXIIIe Exposition d'ensemble*, lith. 4 couleurs.
25. — **A. Rassenfosse** : *Exposition d'estampes*, lith., en large.
26. — **Andrew Kay Womrath** : *XXVe Exposition d'ensemble* coloris au patron.
27. — **Alphonse Lévy** : *Exposition de son œuvre*, lith.
28. — **A. Willette** : *XXVIe Exposition d'ensemble*, lith.
29. — **Louis Rhead** : *Exposition de son œuvre*, lith.
30. — **Henri Bouillon** : *Exposition de son œuvre*, affiche églomisée.
31. — **A. Mucha** : *Exposition de son œuvre*, lith. 5 coul.
32. — **P.H. Lobel** : *XXXIme Exposition d'ensemble*,. lith. 4 coul.

ASSORTIMENT COMPLET D'AFFICHES ARTISTIQUES, GROS ET DÉTAIL.
DEMANDER LE CATALOGUE DÉTAILLÉ.

ESTAMPES PUBLIÉES PAR « LA PLUME »

Henri Boutet : Eaux-fortes et pointes-sèches à prix divers.
M. Desboutin : *Portrait de Puvis de Chavannes*, (12 sur 12) pointe-sèche, tir. sur hollande à petit nombre, l'ex.................................... 1 fr. 25.

Georges de Feure : *Invitation au banquet Desboutin* (21 sur 26) lith. 1 fr. 50

Andhré des Gachons : *Le Page*, miniature en couleurs rehaussée d'or, 50 ép. à. . . . . 5 fr. »

André Gill : *Le Printemps*, grande eau-forte, bistre ou noir. . . . . 5 fr. »

Alphonse Lévy . *Le Lamden* (21 sur 26) lith. originale. 3 fr. »

P. H. Lobel : *Fleuretage* lithog. originalc. . . . . 3 fr. »

Louis Malteste : Vingt lithog. de formats et de prix différents.

Alph. Mucha : *Le Carillon de Pâques réveillant la nature* (21 sur 30) estampe en couleurs retouchée par l'artiste, tir. à 50 ex. . . . . 25 fr. »

Richard Ranft : *La Sévillane*, grande eau-forte en couleurs, tirage à 30 ex. signés par l'artiste, l'ex. . 40 fr. »

Armand Rassenfosse : Eaux-fortes et pointes-sèches à prix divers.

Félicien Rops : *Parallélisme*, eau-forte en couleurs, signée, (19 sur 28 de dessin) holl. à grandes marges, tir. à 100 ex. l'ép. . . . . 20 fr. »

— *Les Baisers Morts*, eau-forte, tir. sur japon. . . . . 15 fr. »

H. de Toulouse-Lautrec : *Intérieur de bar anglais*, grande lith. en couleurs, tir. à 50 ex. l'ép. . . . . 10 fr. »

Jules Valadon : *Etude de femme*, lithog. tir. à 30 ex. l'ép . . . . 5 fr. »

Grand assortiment de toutes estampes et originaux des maîtres contemporains : **Willette, Grasset, Chéret, Mucha, Valloton, Steinlen, Roedel, Luce, Pissarro, Jossot, Ibels, Henry de Groux, Valère Bernard, Gausson, Eugène Delattre, Henri Delavallée, Maurice Denis, F. Rops** etc. etc.

Numéros exceptionnels publiés par *La Plume*

DEPUIS AVRIL 1889 :

Nos		
5.	— Le Chat-Noir	(*épuisé*)
8.	— L'Idéalisme	—
10.	— Les Modernes	—
12.	— Les Normands	0 fr. 75
14.	— Les Lyriques	0 fr. 75
16.	— Les Réalistes	(*épuisé*)
18.	— Le « Gaulois »	0 fr. 75
34.	— Les Décadents	(*épuisé*)
35.	— Les Catholiques-Mystiques	—
41.	— Le Symbolisme	—
43.	— Le Cabaret du Mirliton	—
47.	— L'Ethique de Maurice Barrès	1 fr. 25
49.	— La Littérature Socialiste	1 fr. »
52.	— Les Jeune-Belgique	1 fr. »
53.	— Les Félibres	1 fr. 25
57.	— Les Peintres Novateurs	(*épuisé*)
58.	— Le Livre Moderne	1 fr. »
61.	— La Chanson Moderne	(*épuisé*)
63.	— Les Bretons de France	1 fr. »
65.	— Les Etrennes littéraires	0 fr. 75
66.	— Les Parisiens de Paris	1 fr. 50
72.	— La Chanson populaire au Japon	(*épuisé*)
74.	— Le Jargon de Maistre F. Villon	—
76.	— Les Soirées de *La Plume, cent portraits*	1 fr. 50
78.	— La Magie	(*épuisé*)
80.	— Léon Cladel	1 fr. »
82.	— La Pantomime	1 fr. »
84.	— L'Odéon	1 fr. »
93.	— Les Poitevins	1 fr. »
95.	— Les Condamnés de la Neuvième Chambre	1 fr. 25
97.	— L'Anarchisme	1 fr. »
99.	— La Chanson classique	1 fr. »
102.	— Hommage à Victor Hugo	1 fr. 25
108.	— L'Art et la Femme au Japon	1 fr. 50
110.	— L'Affiche illustrée	(*épuisé*)
117.	— Les Bretons de Bretagne	1 fr. »
122.	— Eugène Grasset, *104 repr. d'œuvres du maître.*	5 fr. »
124.	— L'Aristocratie	1 fr. »
132.	— Le Congrès des Poètes (94)	1 fr. 50
138.	— Puvis de Chavannes, *46 repr. d'œuv. du maître*	1 fr. »
	id. *avec portrait hors texte*	2 fr. »
146.	— Henri Boutet, *163 illustrations dans le texte.*	1 fr. 50
153.	— L'Art Limousin	1 fr. »
155.	— L'Affiche internationale illustrée	(*épuisé*)
157.	— L'Ecole lorraine d'art décoratif	1 fr. »
159.	— Andhré des Gachons, *60 dessins et 1 miniature en 12 couleurs*	1 fr. 50
163-164.	— Paul Verlaine, *œuvre posthume inédite et iconographie 92 pages, cinquante illust.*	2 fr. »
169-170.	— Les Salons de 1896	1 fr. 20
172.	— Félicien Rops, *144 pages, 150 illustrations..*	5 fr. »
188.	— Jules Valadon	0 fr. 60
194.	— Les Salons de 1897	0 fr. 60
197.	— Alphonse Mucha, *80 pages, 100 ill.*	3 fr. 50


LA PLUME







